

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE DE JAKOB VON UEXKÜLL À BAPTISTE

MORIZOT : REMPART THÉORIQUE AUX EXCÈS DE LA PENSÉE

POSTHUMANISTE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

PIERRE-LUC LANGLOIS

MAI 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Il ne faut jamais douter de l'invisible

Aldo Leopold

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE COMME PIERRE D'ASSISE DU CONCEPT D' <i>UMWELT</i> CHEZ UEXKÜLL.....	12
1.1 Le concept d' <i>Umwelt</i> chez Jakob von Uexküll	16
1.2 La tique et son <i>Umwelt</i>	21
1.3 <i>Théorie de la signification</i> et l'héritage de la pensée uexkulienne.....	24
1.4 Les limites du concept de <i>plan</i> chez Uexküll	29
CHAPITRE II L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE « EN ACTION » : LE LOUP GRIS DE RETOUR À YELLOWSTONE.....	35
2.1 Yellowstone ou la réintroduction du Loup gris	38
2.1.1 Cascade trophique sur fond de réintroduction	40
2.2 Ontologie relationnelle et ontologie substantialiste.....	48
2.3 Baptiste Morizot et le diplomate <i>garou</i>	51
2.3.1 Le rôle du pistage dans le développement des aptitudes cognitives humaines	53
2.3.2 Du pistage à la posture diplomatique	57
CHAPITRE III L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE COMME REMPART AU POSTHUMANISME : LA PENSÉE DE BAPTISTE MORIZOT	61
3.1 Le nouveau matérialisme de Jane Bennett.....	64
3.1.1 Les objets : ces entités dépassées	67
3.2 Dérive posthumaniste du nouveau matérialisme	71
3.3 Baptiste Morizot : entre humanisme et écologie	73

3.3.1	L’humanisme relationnel de Baptiste Morizot.....	74
3.3.2	L’apport des éthiques <i>évo-écologiques</i>	76
3.4	Un humanisme renouvelé au crible de l’ontologie relationnelle	79
CONCLUSION.....		82
BIBLIOGRAPHIE		86

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
1.1 Cercle fonctionnel.....	22

RÉSUMÉ

Avec pour trame de fond le rejet de larges pans de l'héritage humaniste dont se réclament certaines propositions théoriques actuelles pouvant être associées au posthumanisme, ce travail de recherche vise à se doter de moyens conceptuels en mesure d'éviter différents écueils que ces pensées semblent ne pas toujours savoir éviter. Cette volonté toute récente, se manifestant dans différents champs de la pensée scientifique, d'aménager un espace théorique pouvant accueillir du non-humain au sein de nos cadres de pensée parfois trop humains est tout à fait salutaire. Toutefois, force est de constater que le vide laissé par le déplacement de la focale théorique des humains vers les non-humains, produit plus souvent qu'autrement des propositions par trop posthumanistes où l'humain – voire l'humanité – se retrouve au final rejeter avec l'héritage humaniste critiquée. C'est devant un tel constat que nous faisons appel aux travaux de Jakob von Uexküll et de Baptiste Morizot. Là où le premier aura su jeter les bases d'une approche du vivant rendant compte de la valeur *ontologique* des relations, le second aura su poursuivre et prolonger ces développements en les appliquant, non plus strictement aux non-humains, mais à l'espèce humaine. L'ontologie relationnelle – sur laquelle viennent s'adosser ces deux théories du vivant que sont celles d'Uexküll et de Morizot – détient ainsi le potentiel de réinscrire l'humanité au sein d'un réseau de relations constitué tant des conditions abiotiques que de toutes les autres formes de vie existantes. Cette articulation entre humain et non-humain que permettent ces approches du vivant ouvre ainsi la possibilité d'entrevoir un humanisme où l'humanité n'est plus pensée sous forme d'hypostase, mais bien comme étant inscrite, comme elle l'a toujours été au final, au cœur d'un réseau de relations la produisant et la reproduisant continuellement.

Mots clés : Jakob von Uexküll (1864 – 1944), Baptiste Morizot (1983 –), théorie du vivant, ontologie relationnelle, relation, *Umwelt*, posthumanisme, humanisme, écologie.

INTRODUCTION

C'est sur fond de crise écologique que nous entendons inscrire notre mémoire. Le consensus est de plus en plus fort à ce propos, l'humanité serait même entrée dans une nouvelle ère, et ce, aux dires de plusieurs spécialistes de différentes disciplines scientifiques. À titre d'exemple, le nombre florissant de travaux sur le passage à l'*Anthropocène* en témoigne grandement¹. En effet, il serait temps d'ajouter une nouvelle époque à l'histoire géologique de la planète. L'humanité aurait acquis une force telle qu'elle rivaliserait en intensité avec les forces géologiques qui ont modifié la planète Terre depuis les tout débuts de son existence. C'est ainsi que fut amené à s'exprimer le géologue Paul Crutzen à ce propos dans les pages de la revue *Nature*, introduisant pour la première fois le terme dans l'arène scientifique en janvier 2002 :

It seems appropriate to assign the term *Anthropocene* to the present, in many ways human-dominated, geological epoch, supplementing the Holocene – the warm period of the past 10-12 millenia. The *Anthropocene* could be said to have started in the latter part of the eighteenth century, when analyses of air trapped in polar ice showed the beginning of growing global concentrations of carbon dioxide and methane. This date also happens to coincide with James Watt's design of the steam engine in 1784.²

¹ Voir par exemple : Ian Angus, *Face à l'anthropocène. Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre*, Écosociété, 2018 ; Paul Crutzen, « Geology of Mankind », *Nature*, vol. 415, 3 janvier 2002 ; Clive Hamilton et Jacques Grinewald, « Was the Anthropocene anticipated ? », *Anthropocene Review*, vol. 2, n. 1, 2015 ; Clive Hamilton, François Gemenne et Christophe Bonneuil (dir.), *The Anthropocene and the global Environmental Crisis*, New York, Routledge 2015 ; Will Steffen, Paul Crutzen et John R. McNeill, « The Anthropocene : Are Humans now Overwhelming the Great forces of Nature ? », *AMBIO: A Journal of the Human Environment*, vol. 38, n. 8, 2011.

² Crutzen, Paul (2002), « Geology of Mankind », *Nature*, vol. 415.

Depuis cet appel lancé par Crutzen, pratiquement toutes les disciplines scientifiques ont dû prendre en compte ce tournant dans l’histoire géologique de la planète.³ Et même si l’on était amené à douter de la légitimité d’un appel à une nouvelle ère tel que proposé par Crutzen et plusieurs à sa suite, il n’en demeure pas moins que changements à l’échelle globale il y a, et que le consensus, à l’échelle planétaire, va grandissant.⁴ Ainsi, dans ce contexte où le rapport que développent nos sociétés à leur environnement semble être la source d’un problème ayant des répercussions à l’échelle planétaire, il nous semble plus que pertinent d’essayer de comprendre, d’abord, de quelle nature relève ce problème. Et par suite, une fois la nature du problème identifié, comment peut-on y remédier, ou quels sont les moyens à notre disposition pour y remédier. Évidemment, notre intention ici n’est pas de trouver une solution unique à un problème aux sources multiples comme l’est celui de la crise écologique et du rapport problématique à l’environnement que développent les sociétés humaines. Il est possible d’aborder cette question en partance de plusieurs points de vue. Il est en effet possible de voir en quoi les causes de la crise écologique peuvent être à la fois économiques, sociologiques, historiques, voire philosophiques. Donc, bien loin de nous l’idée de vouloir amener à ce problème une seule et unique réponse qui intégrerait ces multiples causes. Toutefois, comme il faut bien l’aborder d’une façon ou d’une autre, notre choix

³ Ajoutons qu’un débat perdure depuis la sortie de Crutzen quant au concept d’Anthropocène en tant que tel et particulièrement quant à sa capacité à rendre compte adéquatement des causes de cette crise climato-écologique que nous connaissons. Plusieurs termes ont été proposés depuis pour remplacer le concept de Crutzen afin de diriger l’attention vers certains angles morts et/ou problème que posent l’usage trop général et englobant qu’implique le préfixe *anthropos* pour qualifier cette nouvelle époque. Pour un survol du débat : Haraway, Donna (2016), « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents », *Multitudes*, n° 65, pp. 75-81 ; Malm, Andreas et Hornborg, Alf (2014), « Geology of Mankind ? A critique of the Anthropocene narrative », *The Anthropocene Review*, vol. 1, no. 1, pp. 62-69.

⁴ En 1992, en marge du sommet de Rio, plus de 1 700 scientifiques publiaient de concert une lettre sous forme de cri d’alarme lancé aux dirigeants mondiaux stipulant que nous avançons droit vers le mur. En 2017, 25 ans plus tard, c’est plus de 15 000 scientifiques qui se prêtèrent encore une fois au jeu, en marge cette fois-là, du COP23 sur le climat tenu à Bonn.
(<https://www.futura-sciences.com/planete/actualites/climatologie-inedit-15000-scientifiques-lancent-cri-alarme-etat-planete-69220/>)

s'est porté sur les moyens mis à notre disposition par une discipline, qui, aux dires de certains⁵, serait depuis longtemps négligé dans l'histoire de la pensée moderne : la biophilosophie. Notre appel à cette discipline philosophique se fera au travers l'exploration du travail – et de ses prolongements contemporains – d'une figure que l'on pourrait, elle aussi, qualifier de négligée au sein de cette tradition, soit celle de Jakob von Uexküll.

L'influence d'Uexküll reste encore à ce jour sous-estimée ; tant celle qu'il a eue envers les sciences biologiques ou sur l'éthologie que celle qu'il eut sur la pensée de plusieurs philosophes. Parmi les plus notables qui furent influencés par ses travaux mentionnons Konrad Lorenz, Georges Canguilhem, Martin Heidegger, Maurice Merleau-Ponty, Jacques Lacan, Giorgio Agamben ou encore Gilles Deleuze et Félix Guattari qui furent tous, à différents degrés, inspirés par ses recherches empiriques et ses écrits théoriques. L'apport de ses recherches, entre autres sur l'émergence de l'éthologie, est fondamental. Konrad Lorenz, considéré comme le fondateur de l'éthologie et qui eut l'occasion au cours de sa carrière de travailler avec Uexküll, lui témoignait un respect incommensurable, saluant à plusieurs reprises l'importance de son travail, le décrivant entre autres, comme étant l'un des meilleurs éthologistes de son temps : « [He] knew the strings by which an animal is suspended to its environment to a degree hardly ever surpassed by an ethologist. »⁶. Bien que leur vision du monde animal se distinguait sur certains points et que les deux biologistes entretenaient de profonds désaccords théoriques, Lorenz l'aura toujours considéré comme l'un des plus importants

⁵ Voir à ce propos: Ansell Pearson, Keith (1999), *Germinal Life : The Difference and Repetition of Deleuze*, New York, Routledge Press.

⁶ Cité dans : Harrington, Anne (1996), *Reenchanted Science: Holism in German Culture from Wilhelm II to Hitler*, Princeton University Press, New Jersey, p. 34.

contributeurs à l'éthologie animale, malgré, force est de le constater, ses *profondes* réticences :

Uexküll – die-hard vitalist, staunch idealist, Kantian – actually an enemy of natural science, because ‘the environment of every man is separate from that of another’, a sort of monadology [...]; what he writes about philosophy and vision of the world, is hair-raising for any naturalist. – But, true to the double life that idealist naturalists often lead, he is still the most accurate researcher in physiology. – Stubbord almost to the point of madness, absolutely brilliant.⁷

Évidemment, nous n'avons pas choisi cette citation de Lorenz par hasard. Elle a pour mérite d'une part d'illustrer les ambiguïtés du rapport que Lorenz entretenait avec les travaux d'Uexküll, mais elle est aussi d'autre part, surtout assez fidèle à ce que l'on ressent, encore aujourd'hui, suite à la fréquentation de l'œuvre d'Uexküll. On ne peut être indifférent devant l'intensité de la proposition et une partie de nous ne peut que se braquer devant certaines conclusions radicales. Toutefois cela ne devrait pas nous empêcher de voir en quoi son œuvre a encore, voire même plus que jamais, quelque chose à nous dire au regard de nos problèmes actuels, et particulièrement, en ce qui a trait au rapport que nous développons à notre environnement en tant que société. C'est là, entre autres choses, ce que nous espérons pouvoir démontrer dans le cadre de ce travail.

À cet égard, l'amplitude avec laquelle nos sociétés humaines en sont venues à marquer et affecter l'environnement dans lequel elles évoluent est sans commune mesure avec ce qu'ont pu produire les autres sociétés par le passé. L'humanité a résolument mis les pieds sur un nouveau terrain, un terrain hautement instable comparé à celui qu'ont connu nos ancêtres et ce nouveau scénario soulève plusieurs problèmes. Loin de se

⁷ Cité dans : Brentari, Carlo (2011), *Jakob von Uexküll. The discovery of the Umwelt between Biosemiotics and Theoretical Biology*, p. 221.

penser intriquées à l'environnement, nos sociétés occidentales ne cessent de se comporter comme si l'environnement était une entité *à part, isolable et externe*. Et pourtant, les conséquences de l'activité humaine sur l'environnement n'ont jamais été aussi importantes et marquées⁸.

Déjà en 2005, un projet scientifique international – l'Évaluation des écosystèmes pour le millénaire (EM) – commandé par le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) concluait dans un rapport de synthèse que la situation était hautement problématique. Après avoir rappelé que les sociétés humaines ont toujours modifié les écosystèmes dans lesquelles elles ont évolué pour répondre à leurs besoins, le conseil d'administration de l'EM dans sa déclaration finale soulevait que, à travers l'histoire humaine, « aucune période n'a expérimenté une perturbation de la machine biologique de la planète à une échelle aussi importante que celle dont nous avons été témoins dans la deuxième moitié du 20e siècle »⁹. Les données mises de l'avant par le rapport sont alarmantes :

Au cours des 50 dernières années, [l'humanité] a généré des modifications [...] des écosystèmes de manières plus rapide et plus extensive que sur aucune autre période comparable de l'histoire [...], en grande partie pour satisfaire [une] croissance rapide [de la demande] de nourriture, d'eau douce, de bois de construction, de fibres et d'énergie. Ceci a eu pour conséquence une perte substantielle de la diversité biologique [...]

- Il y a eu plus de terres converties en terres agricoles depuis 1945 qu'au cours des XVIIIe et XIXe siècles réunis. Les systèmes agricoles [...]

⁸ À ce sujet : Lessenich, Stephan (2019), *À côté de nous le déluge. La société d'externalisation et son prix*, Écosociété, Montréal.

⁹ Évaluation des écosystèmes pour le millénaire (EM), *Vivre au-dessus de nos moyens. Actifs naturels et bien-être humain. Déclaration du conseil d'administration*, mars 2005, (www.millenniumassessment.org/documents/document.441.aspx.pdf), p. 11.

couvrent actuellement un quart de la superficie des terres fermes sur l'ensemble du globe.

- Environ 20% des récifs de corail dans le monde ont été détruits et une part additionnelle de 20% [s'est] dégradée au cours des dernières décennies du XXe siècle, et à peu près 35% des superficies de mangrove ont disparu au cours de cette période (dans les pays où des données suffisantes existent, ce qui couvre environ la moitié des superficies de mangrove).
- Depuis 1750, la concentration de dioxyde de carbone dans l'atmosphère a augmenté d'environ 32% (d'environ 280 à 376 parties par million en 2003), principalement à cause de la combustion de matériaux d'énergie fossile et de changements dans le monde d'utilisation des terres. Environ 60% de cette augmentation (60 parties par million) est intervenue depuis 1959.
- Le nombre d'espèces sur la planète est en déclin. Au cours des quelques siècles écoulés récemment, [l'humanité] a provoqué une augmentation du taux d'extinction des espèces par un facteur de 1 000 fois les taux typiques relatifs au contexte tout au long de l'histoire de la planète (certitude moyenne) [...]. [De] 10 à 30% des espèces de mammifères, d'oiseaux et d'amphibiens sont actuellement menacées d'extinction (certitude moyenne à élevée)¹⁰.

Les données scientifiques rassemblées dans ce rapport, provenant du travail de plus de 1 400 scientifiques y ayant contribué, pointent donc en direction d'une perturbation claire et massive de l'écosystème planétaire par l'activité humaine. Or, nos sociétés continuent malgré tout à viser et maintenir la croissance et à nier l'urgence du problème. Devant une telle situation, où, d'une part, une connexion évidente entre l'activité de nature anthropique et la dégradation des écosystèmes s'établit et, d'autre part, une

¹⁰ Évaluation des écosystèmes pour le millénaire (EM), *Rapport de synthèse de l'Évaluation des écosystèmes pour le millénaire*, mars 2005, (www.millenniumassessment.org), p. 16 et 18-20.

tendance de nos sociétés à reproduire continuellement les conditions de perpétuations d'un tel état de fait se manifeste, une solution est plus que souhaitable.

C'est donc au regard de cette situation qui se veut de plus en plus problématique et critique, que nous nous proposons d'explorer d'une part, les travaux de l'éthologiste que fut Jakob von Uexküll et d'autre part, les répercussions de ceux-ci sur la pensée écologique actuelle. Il nous semble y avoir dans cette pensée qui est la sienne, des outils conceptuels susceptibles de *renouveler* ce rapport hautement problématique que nos sociétés ont développés avec leur environnement. Ou pour le dire autrement, et pour illustrer notre volonté : devant une société qui s'acharne à se concevoir comme étant extérieure à son environnement, le recours à une pensée – précisément celle d'Uexküll – qui s'acharne plutôt à mettre en évidence la valeur *ontologique* des liens nous unissant à celui-ci devient plus qu'important.

Ainsi, dans cette optique et dans le premier temps de notre mémoire, l'un de ses concepts-clés, celui d'*Umwelt*, fera l'objet de notre attention soutenue. Par sa manière de relier tout organisme vivant à son environnement en les représentant comme formant tous deux un *système intégré*, d'une part, et d'autre part, par sa centralité dans l'œuvre d'Uexküll, ce concept nous permettra de révéler la pertinence toujours actuelle de sa pensée. Uexküll était un chercheur de son temps. Bien qu'actuelle, sa pensée s'inscrivait directement dans les débats qui avait cours à l'époque dans le monde de la biologie. Nous le situerons donc au sein d'un contexte bien particulier, celui d'un affrontement qui fut très marqué à l'époque entre deux tendances en biologie, soit celui entre mécanisme et vitalisme. Les racines kantienne de sa pensée et l'influence du biologiste et fondateur de l'embryologie Karl Ernst von Baer participeront à faire d'Uexküll un partisan du vitalisme ; mais sa méthode et son penchant marqué pour la recherche empirique participeront pour leur part à raffiner sa position dans le débat et à en faire au final un cas bien particulier. Nous verrons en quoi ces multiples influences qui ont contribué à former sa pensée donneront forme à des intuitions théoriques

encore tout à fait pertinentes aujourd'hui ; alors que d'autres mériteront d'être quelque peu mises à jour.

Après avoir situé sa production conceptuelle au sein d'un contexte sociohistorique bien précis, nous nous attarderons, dans le deuxième temps de notre mémoire, à révéler la pertinence scientifique et empirique de cette conceptualité uexkulienne en explorant un exemple bien concret. Par la présentation d'une étude de cas – le loup gris (*Canis lupus*) – nous nous efforcerons de révéler la justesse de sa pensée et sa pertinence actuelle d'un point de vue scientifique et critique. L'ontologie relationnelle qui s'exprime au travers la pensée d'Uexküll – tel que nous le verrons au terme du premier chapitre – est observable partout où le regard attentif de l'éthologiste ou de l'écologiste se porte. Cette étude de cas portant sur l'espèce *Canis Lupus*, de par l'imposante attention récente qu'elle a suscitée au sein de la communauté scientifique, constituera pour nous une source importante de données qui nous permettra de mieux illustrer concrètement comment se manifeste cette ontologie relationnelle. Nous nous transporterons pour l'occasion dans l'état américain du Wyoming, plus précisément dans le Parc national de Yellowstone, où une population lupine a récemment suscité un vif intérêt scientifique. L'attrait scientifique pour cette population réside dans le fait que ces loups présents dans le parc actuellement viennent de s'y réinstaller après une absence complète de 65 ans. En effet, les loups disparurent du parc dans les années 30 alors qu'ils viennent tout juste d'y être réintégrés au début des années 90 ; produisant ainsi une excellente opportunité de comparer l'effet de cette réintroduction à l'effet de leur absence complète sur un écosystème tel que celui du Parc national de Yellowstone. Cette étude de cas sera pour nous l'occasion, entre autres choses, d'introduire le concept de *cascade trophique*, s'appliquant tout à fait à cet exemple du loup gris et qui, du même coup, fait parfaitement échos aux intuitions d'Uexküll que nous soulevions plus tôt. Par la suite, dans le cadre du même chapitre, nous verrons en quoi cette ontologie relationnelle que révèle le loup gris, peut tout aussi bien s'exprimer en ce qui concerne une autre espèce, en l'occurrence la nôtre : *Homo Sapiens*. Après avoir

explorer les tenants et aboutissant de l'exemple *Canis Lupus*, nous verrons en quoi, l'humanité ne fait pas exception et qu'à suivre son histoire évolutive, force est de constater qu'elle se révèle elle aussi comme étant traversée par de multiples rencontres qui sont venues informer l'essence même de ce que nous sommes devenus. Nous nous référerons, pour l'occasion, aux travaux de Baptiste Morizot, philosophe du vivant, dont le travail, sans se réclamer directement d'Uexküll, s'inscrit clairement dans l'héritage de sa pensée.

Enfin, une fois démontré l'ancrage de la théorie uexkuliennne dans une ontologie relationnelle dans le cadre du premier chapitre ; et une fois révélé, cette fois-ci dans le cadre du second chapitre, en quoi les données que nous offrent l'écologie actuelle rendent bel et bien compte de l'existence au sein du vivant de cette ontologie relationnelle, il nous sera possible d'explorer, dans ce qui sera le troisième temps de notre mémoire, les répercussions philosophiques contemporaines d'une théorie du vivant s'adossant à ce type d'ontologie tel que mis en lumière par Uexküll. Pour ce faire, nous prolongerons notre approfondissement des travaux du philosophe Baptiste Morizot. L'ontologie relationnelle dont se réclame Morizot, comme nous le verrons, a ceci d'intéressant qu'elle permet d'aménager un espace théorique au sein de nos cadres de pensée actuels à tout ce qui relève du non-humain sans toutefois tomber dans une théorie aux relents posthumanistes. L'importance que prennent chez lui l'*historicité* et l'aspect toujours *situé* des relations entre l'humanité et la biosphère – au travers une ouverture sincère à l'évolution et à ses processus historiques – vient insuffler une force critique à cette pensée qu'est la sienne au regard d'autres propositions théoriques actuelles de même type qui, d'ordre général, aboutissent plus souvent qu'autrement, en une sorte de plaidoyer antihumaniste favorisant l'écologie au détriment de l'humanité. Nous verrons donc, dans le cadre de ce troisième temps, en quoi il est possible d'ébaucher une critique de la pensée humaniste et anthropocentrique en assimilant les avancées les plus récentes de la pensée écologique et ce, sans toutefois verser dans un posthumanisme déroutant. Un posthumanisme qui, tel que nous l'entendons ici, repose

sur une représentation de l'humain en tant qu'être *perfectible* – voir *plastique* – et tirant en partie sa légitimité par le recours aux nombreuses avancées des technosciences contemporaines :

Génie-génétique, pharmacologie, biotechnologies, nanotechnologies, les technosciences sont en effet aujourd'hui porteuses d'une même promesse, celle d'émanciper l'homme de tout déterminisme naturel. L'usage du vocable « posthumain » pour désigner cet être plus qu'humain, entièrement revu et corrigé par la technique, soustrait à tout ancrage biologique, l'illustre parfaitement.¹¹

Ce posthumanisme, en tant qu'il offre une *vision performative* de l'humanité « dans laquelle les êtres humains sont littéralement faits par ce qu'ils ont fait »¹² – que ce soit par la culture, le langage ou encore la technologie – pose problème selon nous. Précisément en ce qu'il nous empêche d'apercevoir, au travers les leçons de l'ontologie relationnelle, ce qui à la fois vient *dépasser* l'humanité en tant que telle et qui néanmoins *participe à la faire*. Le nouveau matérialisme, dont certains représentants ont tendance à verser dans ce genre de proposition posthumanistes, nous servira ainsi pour l'occasion, de contre-exemple.

Ainsi, nous espérons démontrer dans ce qui suit, et conséquemment dans le cadre de notre mémoire, que la porte qu'a entrouverte Jakob von Uexküll au début du XXe siècle en adossant sa théorie biologique à une ontologie de type relationnelle aura permis à la pensée occidentale moderne d'entrevoir une possible sortie de son carcan anthropocentriste et que ce geste premier et fondateur résonne encore fortement aujourd'hui. En mettant sur pied une théorie du vivant où les relations que développe

¹¹ Le Dévédec, Nicolas (2008), « De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine », *Revue du MAUSS*, p. 1.

¹² Vandenberghe, Frédéric (2006), *Complexités du posthumanisme. Trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, l'Harmattan, Paris, p. 66.

tout organisme avec son environnement sont considérées comme étant l'essence même du phénomène qu'est la vie, Uexküll, et par conséquent ses multiples héritiers, auront permis à la pensée d'entrevoir que le propre de l'humanité, n'est pas d'être une exception, isolable et à mettre part du reste du monde, mais qu'elle est d'abord et avant tout *le fruit des relations constitutives qu'elle développe continuellement* – et qu'elle a développé par le passé – avec ce qui l'entoure. Il nous a semblé, qu'en ces temps de crise de nos relations à notre environnement, l'appel à une pensée insistant sur de tels états de fait, ne pouvait qu'être salutaire.

CHAPITRE I

L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE COMME PIERRE D'ASSISE DU CONCEPT D'*UMWELT* CHEZ UEXKÜLL

Pour bien situer la théorie uexkulienne du vivant et comprendre les implications théoriques et pratiques du concept d'*Umwelt*, il est inévitable de revenir sur un débat fondamental dans l'histoire de la biologie et qui agit comme trame de fond à l'émergence de la pensée d'Uexküll, soit celui qui opposa les deux courants de pensée que sont le mécanisme et le vitalisme en biologie.

L'une des tâches principales de la biologie est de déterminer ce qui distingue l'organisme vivant de la matière inorganique ou non-vivante. En général, les biologistes s'entendent pour établir que les quatre critères suivants participent à distinguer les systèmes vivants du non-vivant : 1. La capacité de se mouvoir ; 2. La nature unitaire du système formé par l'organisme ; 3. La capacité de régulation au regard des changements constants des circonstances extérieures ; et 4. La capacité de se reproduire en respect des caractéristiques du système¹³. Aussi bien les tenants du mécanisme que du vitalisme s'entendront généralement sur la validité de ces principes pour distinguer le vivant du non-vivant. Toutefois, leurs hypothèses divergeront en ce

¹³ Brentari, Carlo (2015 [2011]), *Jakob von Uexküll. The discovery of the Umwelt between Biosemiotics and Theoretical Biology*, Springer, New York, p. 47.

qui a trait à l'explication qu'ils donneront de l'*émergence* de ces principes vitaux. Il sera donc possible de considérer l'émergence de ces principes de deux manières distinctes :

[...] either as a highly complex result of the laws of matter (that is, in modern times, of the laws of physics and chemistry), or as the result of a force or element that, although extra-material itself, is able to act on matter and brings it to a new and higher level of organization. The first position is called materialist or (since the seventeenth century) mechanist, the second one animist or vitalist.¹⁴

Deux manières donc de considérer l'apparition de la vie. Une mécaniste au travers le jeu sinueux et hasardeux des lois de la physique et de la chimie ; et une vitaliste, comme étant le résultat d'une force ou d'un élément extra-matériel capable d'agir sur la matière. Voilà donc, présentés très brièvement, les deux pôles de la querelle.

La pensée d'Uexküll, bien qu'elle soit à ranger du côté des vitalistes, devra être considérée comme se situant un peu à mi-chemin. Son approche s'enracinera davantage dans ce que Carlos Brentari définit comme étant le courant *empiriste* ou *matérialiste* du vitalisme¹⁵. Un vitalisme, autrement dit, qui devant le fait accompli de la révolution scientifique, n'a d'autre choix que d'établir de manière empirique (par le moyen de démonstrations) l'existence des principes vitalistes. Une sorte de troisième voie à l'alternative présentée plus haut, produit des circonstances historiques, mais qui témoigne aussi de l'influence qu'eurent sur Uexküll ses prédécesseurs, notamment Hans Driesch et Karl Ernst von Baer et au travers eux, l'influence de la philosophie kantienne :

¹⁴ *Ibid.*, p. 48.

¹⁵ *Ibid.*, p. 54.

To the mentioned authors [notamment Driesch et von Baer, d'allégeance empirico-vitaliste], what is empirically observable of living matter is also legitimately interpretable in mechanist terms (although not necessarily reductionist ones); beyond this sphere, however, it is necessary to assume there are extramaterial forces that, more or less explicitly, have a holistic, teleological and harmonizing influence on matter. Uexküll, perhaps the last of the vitalists from an empirical mold, does not only share this position, but gives it an eminent theoretical foundation: turning to Kantian philosophy, he associates the empirically observable sphere of the living with the phenomenon, and the sphere of extramaterial forces with the noumenon.¹⁶

En effet, comme le soulève Brentari, Kant fut une grande influence pour Uexküll. Dès les premières pages de son œuvre la plus importante d'un point de vue théorique, *Theoretische Biologie*, publié en 1922, la référence à Kant est centrale et annonce l'orientation que prendra la proposition uexkülienne :

All reality is subjective appearance. This must constitute the great, fundamental admission even of biology. [...] When we admit that objects are appearances that owe their construction to a subject, we tread on firm and ancient ground, especially prepared by Kant to bear the edifice of the whole natural science. Kant set the subject, man, over against objects, and discovered the fundamental principles according to which objects are built up by our mind. The task of biology consists in expanding in two directions the results of Kant's investigation: (1) by considering the part played by our body, and especially by our sense-organs and central nervous system, and (2) by studying the relations of other subjects (animals) to objects. To make things easier to understand, I shall first of all endeavor to reproduce in current biological terminology the main results of Kant's line of research.¹⁷

En inscrivant l'approche kantienne au cœur de sa principale contribution théorique, Uexküll prend place au sein d'une tradition longue d'un siècle en biologie. Une

¹⁶ *Ibid.*, p. 54.

¹⁷ von Uexküll, Jakob, (1926 [1920]), *Theoretical Biology*, trad. D.L. Mackinnon, Harcourt Brace and Company, New York, p. xv.

tradition qui émergea plus particulièrement d'Allemagne et qui inclut les figures déjà mentionnées ci-dessus telles que Hans Driesch et Karl Ernst von Baer, deux contributeurs majeurs à l'embryologie naissante, mais aussi d'autres chercheurs tels que Johannes Müller et Matthias Schleiden, tous deux responsables, entre autres, de la théorie cellulaire moderne. Pour Timothy Lenoir, qui consacra une monographie sur le sujet¹⁸, l'influence que Kant eut sur Uexküll, et plus particulièrement encore sur ses prédécesseurs empirico-vitalistes de tradition allemande, est centrale pour qui veut comprendre les tenants et aboutissants de cette querelle entre mécanistes et vitalistes. Le voici, Timothy Lenoir, synthétisant la posture kantienne face à la biologie :

Its first principles [ceux de la science biologique] must ultimately be found in experience. It must assume that certain bodies are organized and the particular form of their organization must be taken as given in experience. The origin of these original forms themselves can never be subject of a theoretical treatment. This contrast sharply with physics. Whereas in physics, for example, it is possible, knowing the law of attraction between all particles of matter, to deduce the shape of the earth, it is not possible, knowing the elements of organic bodies and the laws of organic chemical combination to deduce the form of organization of plants and animals actually existing.¹⁹

Pour Kant, la chose est relativement simple : face aux phénomènes biologiques, l'explication de nature mécanique, bien qu'elle soit utile, ne suffit pas. À ce propos, la position qu'il développe dans sa *Critique de la Faculté de juger* insiste sur le fait que la biologie en tant que science devra toujours se distinguer de la physique de par la nature même de son objet. Le paragraphe 80 de la 3e critique, intitulé *De la nécessaire subordination du principe du mécanisme au principe téléologique dans l'explication d'une chose naturelle*, a grandement contribué à établir les bases de l'orientation

¹⁸ Lenoir, Timothy (1982), *The Strategy of Life. Teleology and Mechanics in Nineteenth Century German Biology*, D. Reidel Publishing Company, Holland / Boston: U.S.A.

¹⁹ *Ibid.*, Lenoir, p. 29-30.

vitaliste en biologie telle qu'Uexküll entendait la pratiquer. Kant y expose entre autres les raisons pour lesquelles notre faculté de juger doit se référer à un autre type de causalité que la causalité mécanique lorsqu'il s'agit d'aborder les phénomènes de nature biologiques :

Le droit d'aller à la recherche d'un mode d'explication simplement mécanique pour tous les produits de la nature est en soi totalement illimité ; mais le *pouvoir* d'y arriver selon cette seule démarche est, en vertu de la constitution de notre entendement, en tant qu'il a affaire à des choses considérées comme des fins naturelles, non seulement très borné, mais aussi clairement limité : tant et si bien que, d'après un principe de la faculté de juger, on ne peut aucunement aboutir, par la seule première méthode, à l'explication de ces choses, et que par conséquent l'appréciation de tels produits doit inévitablement, toujours, être en même temps subordonnée par nous à un principe téléologique.²⁰

C'est donc en grande partie influencé par le Kant de la troisième critique et par cet appel qu'on y trouve à un principe téléologique dans l'explication des phénomènes biologiques qu'Uexküll entreprendra de transformer l'approche du vivant en biologie. Et son concept d'*Umwelt* se retrouvera au cœur de cette démarche.

1.1 Le concept d'*Umwelt* chez Jakob von Uexküll

Non seulement Uexküll aura-t-il été marqué par cette injonction kantienne à se référer à un principe de nature téléologique, mais il aura aussi été profondément marqué par

²⁰ Kant, Emmanuel (1995 [1790]), *Critique de la Faculté de Juger*, GF Flammarion, Paris, § 80.

l'importance du *sujet* dans la constitution du monde perceptif chez Kant. Ce sera un véritable leitmotiv de sa pensée tout au long de sa carrière et cette loyauté à l'approche kantienne participera grandement à fonder sa critique de la connaissance en général et plus particulièrement sa critique de la connaissance scientifique. Car, si les objets n'existent pas indépendamment des sujets qui les perçoivent, plusieurs pans de notre rapport à la connaissance sont à revoir :

Chaque monde perceptif est, pour le dire avec Kant, une manifestation subjective. La conséquence inéluctable de cette connaissance, c'est qu'il existe autant de mondes perceptifs que de sujets vivants – et que notre monde perceptif, parce qu'il dépend de notre capacité subjective de percevoir, ne peut en aucun cas prétendre être plus objectif et plus réel que les mondes perceptifs des animaux.²¹

C'est donc avec en tête l'existence de cette pluralité de mondes perceptifs qu'Uexküll se penchera sur l'étude du vivant et le concept d'*Umwelt* aura en ce sens pour principale fonction de renvoyer aux rapports spécifiques que chaque organisme entretient avec son environnement.

Plusieurs traductions existent du concept d'*Umwelt*. Parmi les plus populaires, l'on retrouve celles de *milieu*, d'*environnement* ou encore de *monde-vécu*. Malgré ces multiples traductions, nous préférons tout de même nous en tenir au terme allemand. D'abord et avant tout, car le concept renvoie à tout autre chose que les différents termes qui ont été choisis pour tenter de le traduire. Uexküll lui-même a commencé par rendre par le terme français de *milieu* ce qu'il en vint à signifier par le concept d'*Umwelt*. C'est aux positivistes français qu'il emprunta le terme de *milieu* dans ses premiers

²¹ Cité dans : Hadrien Gens, *Jakob von Uexküll, explorateur des milieux vivants. Logique de la signification*, p. 36.

écrits²². Or, rapidement, il fut forcé de se rétracter devant un contresens possible. Il emprunta le terme de *milieu* à Hippolyte Taine, philosophe et historien français. L'usage qu'en fait Taine renvoie au déterminisme des facteurs externes aux individus dans un contexte historique. Le milieu de vie d'un individu ou d'un groupe d'individus (géographie, climat, etc.), parmi d'autres facteurs, est considéré par Taine comme étant une condition déterminante des faits historiques. L'individu, de ce point de vue, ne détermine pas ses conditions de vie, la logique est plutôt inverse, c'est le milieu dans lequel est compris tout individu qui le détermine. Or, il se trouve qu'Uexküll avait en tête un déterminisme totalement contraire par rapport à celui que proposait Taine. Le milieu uexküllien, ou plutôt l'*Umwelt*, renvoie à cette capacité détenue par tout organisme de produire son propre milieu. C'est même davantage qu'une simple capacité, car elle est toujours effective. Tout *Umwelt* est produit et reproduit par son organisme spécifique à tout moment. Du coup, bien loin de représenter le déterminisme de l'individu par son environnement tel que l'illustre le concept de *milieu* chez Taine, le concept d'*Umwelt* renvoie plutôt à la relation inverse où chaque organisme est le producteur de son propre milieu.

Si Uexküll a très vite renoncé à employer le terme de *Milieu*, c'est bien pour dénoncer la pensée de Taine et l'idée que chaque être vivant est dépourvu de toute finalité et peut intégralement être expliqué par l'influence du milieu. La notion d'*Umwelt*, loin d'être l'équivalent allemand, est son opposé. Pour le montrer, Uexküll donne l'exemple de l'espace de vie de l'enfant des villes. Pour lui, ce n'est pas la rue de la grande ville qui forme l'âme de l'enfant, mais l'âme de l'enfant des villes qui forme la rue, laquelle devient ainsi un territoire délimité. Ce qui importe aux enfants qui jouent, ce sont les *Umwelten* qu'ils se construisent eux-

²² À ce propos, voir le très intéressant article de Mildemberger sur l'histoire du concept d'*Umwelt* et ses rapports avec celui de *milieu* : Mildemberger, Florian (2005), « Worthy Heir or Treacherous Patricide? Konrad Lorenz and Jakob von Uexküll », *Rivista di Biologia*, pp. 419-434.

mêmes. Le renversement ne saurait être plus radical avec la théorie du milieu.²³

C'est suite à de longues années à étudier la physiologie de différentes espèces d'animaux marins qu'Uexküll en vint à produire ses principales contributions davantage théoriques, et plus particulièrement en ce qui nous concerne, le concept d'*Umwelt*. *Umwelt und Innenwelt der Tiere*, qu'il publia en 1909, est justement le fruit de ces années d'observation du comportement d'animaux marins qu'il réalisa lors de son séjour à la Station zoologique de Naples. Sa fréquentation assidue et l'étude approfondie de ces organismes marins (essentiellement des méduses, des oursins et des pieuvres) l'auront amené à constater le caractère limitant d'une conception du monde stipulant l'existence d'un seul et unique environnement :

Only a superficial look can lead to think sea animals live in a uniform world common to all. A closer look shows us how each and every one of these hundreds of different life forms possesses its own specific environment, which is in a relation of mutual determination with the animal's building-plan. [...] Around the animal expands itself a new world, completely different from ours, its *Umwelt*.²⁴

Ce qu'il nous faut souligner à ce moment-ci de notre démonstration, c'est qu'avec ce concept d'*Umwelt*, Uexküll a pour principal objectif de nous situer au cœur du fonctionnement des organes perceptifs des animaux. Il le mentionnait dans son *Theoretische Biologie*, l'une des tâches principales que doit se donner la biologie dans son effort de prolongement de la doctrine kantienne repose dans le fait de considérer « the part played by our body, and especially by our sense-organs and central nervous system » dans l'appréhension du monde. Il s'intéressera donc grandement au rôle que

²³ Feuerhahn, Wolf (2009), « Du milieu à l'*Umwelt* : Enjeux d'un changement terminologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 134, pp. 435-436.

²⁴ Cité dans : *Ibid.*, Brentari, p. 79.

peuvent avoir les organes perceptifs et le système nerveux au sens large dans le rapport que tout organisme développe avec son environnement. Dans cette optique, Uexküll devint un farouche opposant à la théorie de l'arc-réflexe et des tropismes qui était assez populaire à l'époque et dont le principal représentant était le biologiste et physiologiste Jacques Loeb. À plusieurs reprises dans ses écrits, Uexküll renvoie aux travaux de Loeb et la critique qu'il lui adressa nous permettra de mieux comprendre sa proposition.

Entre le sujet et la réalité extérieure, il n'y a pas qu'une relation de cause à effet pour Uexküll. Au contraire, si la biologie veut comprendre ce qui se produit réellement entre les sujets et la réalité extérieure elle se doit inévitablement de considérer cette relation comme étant d'une tout autre nature. Or, Loeb considérait l'action de l'organisme d'un point de vue trop « objectif » pour Uexküll. Loeb négligeait, autrement dit, la part que pouvait jouer le sujet-organisme dans la réaction aux stimuli. Moins une réaction, Uexküll y voyait davantage une *sélection* qu'opère l'organisme parmi les stimuli de son environnement. Uexküll ne niera pas que l'organisme puisse être en « réaction » face aux stimuli l'environnant, il sera simplement en désaccord avec le fait que l'action en vienne à *se réduire* totalement aux « tropismes » mis en lumière par les travaux de Loeb à l'époque. Le modèle d'action de Loeb, d'un point de vue uexküllien, aura pour principal défaut de ne pas prendre en charge la *sélection préalable* que tout organisme opère sur son environnement.

Ce qui est rejeté par Uexküll, c'est donc que l'organisme réagisse à un environnement indifférencié, c'est-à-dire indépendant des caractéristiques propres de l'organisme ; or, si l'organisme dépend de son environnement pour agir, c'est bien de son environnement qu'il s'agit et non d'un univers inconditionné. Les actions de l'organisme sont bien des réactions, mais

dépendent de stimuli qui sont constitués comme stimuli *par l'appareil perceptif de l'animal*.²⁵

C'est entre autres ce qui fera dire à Uexküll que Loeb, avec sa théorie des tropismes, « ne voulait voir qu'un monde actif chez les animaux et négligeait entièrement le monde perceptif. »²⁶ Ainsi, cerner le rôle de l'appareil perceptif dans la constitution des stimuli – et par le fait même dans la constitution des environnements spécifiques des différents organismes, autrement dit des *Umwelten* – sera donc l'objectif central de ses recherches empiriques. Prenons un exemple récurrent dans l'œuvre d'Uexküll pour illustrer cette relation entre l'appareil perceptif et la réalité extérieure d'un organisme : celui de la tique.

1.2 La tique et son *Umwelt*

Uexküll place la tique au centre de trois « cercles fonctionnels » distincts. (Figure 1.1) Chacun des cercles fonctionnels est responsable d'un rapport bien spécifique à un objet, rapport qui emprunte sa spécificité à la « tonalité » que donnera à l'objet l'organe perceptif considéré.

²⁵ Chamois, Camille (2016), « Les enjeux épistémologiques de la notion d'*Umwelt* chez Jakob von Uexküll », *Tétralogiques*, n° 21, p. 176. [C'est nous qui soulignons.]

²⁶ Cité dans : *Ibid.*, Chamois, p. 176.

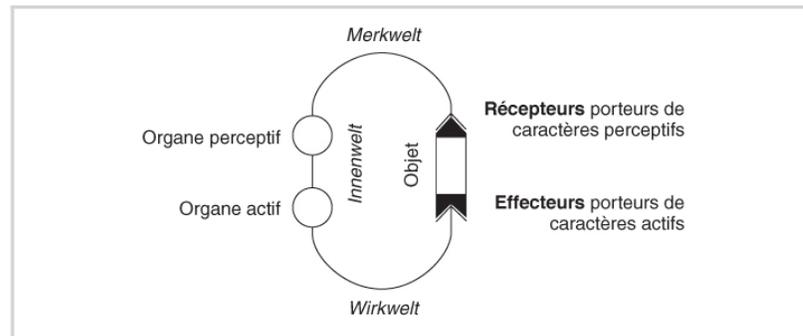


Figure 1.1 Cercle fonctionnel

Dans le cas de la tique, son premier cercle fonctionnel impliquera son odorat. La tique détient la capacité de sentir une seule et unique odeur parmi toutes les odeurs existantes, celle de l'acide butyrique. Il se trouve que l'acide butyrique est une substance présente dans la sueur de tous les mammifères existants. Ainsi, lorsque la tique est suspendue à une branche où à un brin d'herbe à attendre sa proie, ce qui suscitera le déclenchement de l'action de se laisser tomber sera la perception du premier signe perceptif de son premier cercle fonctionnel, soit la perception de l'acide butyrique. Référons-nous, pour le bien de l'explication, à Uexküll lui-même qui nous illustre, dans son seul livre qui fit l'objet d'une traduction française *Milieu animal et milieu humain*, le passage d'un cercle fonctionnel à l'autre appliqué à ce même exemple de la tique :

Nous plaçons à présent dans le schéma du cercle fonctionnel la tique comme sujet et le mammifère comme étant son objet. Il appert que trois cercles fonctionnels se succèdent conformément à un plan. Les follicules sébacés du mammifère forment les porteurs de signes perceptifs du premier cercle, car l'excitation de l'acide butyrique provoque dans l'organe perceptif des signaux perceptifs spécifiques qui sont extériorisés en signes perceptifs olfactifs. Les processus se déroulant dans l'organe perceptif provoquent par induction (dont nous ne connaissons pas la nature) une impulsion correspondante dans l'organe actif et qui provoque le relâchement des pattes et la chute. Dans sa chute, la tique donne aux poils

qu'elle rencontre le signe actanciel du heurt, signe qui provoque de son côté un signe perceptif tactile et par lequel le signe perceptif olfactif de l'acide butyrique est éteint. Le nouveau signe perceptif provoque une déambulation jusqu'à la première parcelle de peau dénuée de poils, relayé par le signe perceptif de la chaleur, suite à quoi la perforation commence.²⁷

Dans cette description du comportement de la tique, Uexküll décrit au final la même succession d'action que décrirait Jacques Loeb en en faisant une simple suite d'actions et de réactions s'enchaînant de façon mécanique, mais Uexküll insiste et met l'accent plutôt sur le pôle perceptif et le rôle que joue le sujet-tique dans la constitution de l'objet-mammifère. Ce rapport est déterminant pour lui :

Il s'agit là sans doute de trois réflexes se relayant les uns les autres et qui sont toujours provoqués à travers des actions physiques ou chimiques susceptibles d'être objectivement attestés. Mais celui qui se contente de cette constatation et suppose avoir de la sorte résolu le problème, celui-là n'a rien vu. Ce qui est en question n'est pas l'excitation chimique de l'acide butyrique, pas plus que l'excitation mécanique (provoquée par la peau) ou l'excitation thermique de la peau, mais uniquement le fait que parmi des centaines d'actions qui émanent des propriétés du corps du mammifère, il n'y en a que trois qui deviennent pour la tique des porteurs de signes perceptifs, et pourquoi précisément ces trois-là et aucune autre ? Nous n'avons pas affaire à un échange de forces entre deux objets, *mais il s'agit plutôt de relations entre un sujet vivant et son objet* ; et elles se déroulent *sur un tout autre plan*, à savoir entre le signal perceptif venant du sujet et l'excitation venant de l'objet.²⁸

Cette insistance sur le fait que nous avons affaire non pas à un *échange de forces*, mais plutôt à une *relation* s'établissant entre un *sujet vivant* et son objet est fondamentale pour bien comprendre ce que signifie le concept d'*Umwelt*. Car l'*Umwelt* d'un organisme est d'abord et avant tout le produit des multiples relations que l'organisme

²⁷ von Uexküll, Jakob (2010 [1936]), *Milieu animal et milieu humain*, trad. Charles Martin-Fréville, Payot & Rivages, Paris, p. 40-41.

²⁸ *Ibid.*, p. 41-42. [C'est nous qui soulignons.]

entretient avec son entourage. Mais cette insistance sur l'aspect relationnel du rapport entre l'organisme et les objets l'entourant est surtout essentielle pour qui veut comprendre en quoi la pensée d'Uexküll détenait, déjà à l'époque, une grande part d'écologisme avant l'heure. La dimension d'interdépendance entre les organismes, leur interconnexion qui se manifeste au travers ces relations qui sont au fondement de l'approche uexkulienne ; ces aspects écologiques et relationnels de sa pensée seront précisément ceux qui viendront marquer les différents penseurs qui s'inspireront des travaux d'Uexküll. Autrement dit pour comprendre ce qu'est le vivant, il faut le saisir dans ses relations avec son environnement, et son environnement est d'abord et avant tout constitué d'autres organismes qui eux aussi à leurs tours développent tout autant de relations avec leur environnement, et ainsi de suite. La centralité du relationnel et la centralité de l'interdépendance des organismes vivants, on la pressent dans la plupart de ses travaux, mais elle se manifestera davantage dans son dernier opus, *Théorie de la signification*, où Uexküll mettra davantage l'accent sur ce qui se trame derrière les multiples *Umwelten* qu'il a tout au long de sa carrière observés.

1.3 *Théorie de la signification* et l'héritage de la pensée uexkulienne

L'écho qu'aura *Théorie de la signification* sur ses successeurs sera plus significatif que ses ouvrages précédents. Précisément en ce qu'il insère au cœur de la relation entre organisme et son entourage ce qu'il n'avait pas encore nommé comme tel, c'est-à-dire de la signification. La signification devient le maître-mot afin de désigner le dénominateur commun de tout être vivant.

Tous les organes de la plante, aussi bien que ceux des animaux, doivent leur forme et la répartition de leur substance à l'importance qu'ils revêtent en tant qu'utilisateurs des facteurs de signification qui leur parviennent du dehors. *La question de la signification est donc chez tous les êtres vivants une question de première importance.*²⁹

Il revient tout au long de l'ouvrage sur des exemples qu'il a maintes fois mobilisés par le passé, mais en leur appliquant un vocabulaire quelque peu remanié. Par exemple, la relation de la tique à l'objet-mammifère qu'il décrivait auparavant comme faite de signaux perceptifs et de stimuli sera dorénavant dépeinte comme épousant une logique de *point* et de *contrepoint*, où chaque organe impliqué dans la relation aura pour principale caractéristique de doter d'une *tonalité* les différents signaux perceptifs entrant dans le jeu se déployant entre l'organisme et l'objet.

Les mammifères n'ont de signification dans le milieu de la tique qu'autant que leur *mélodie de développement* intervient comme *motif* dans la configuration de la tique ; ils y entrent comme odeur de l'acide butyrique, comme résistance des poils, comme chaleur et comme perméabilité de la peau. Il est totalement indifférent à la tique que les mammifères possèdent des milliers d'autres caractères. Seuls les caractères communs à tous les mammifères interviennent comme *motifs* dans le développement de la tique, en ce qui concerne à la fois ses organes perceptifs et ses organes actifs.³⁰

Bref, Uexküll insère dans ses descriptions un vocabulaire musical, vocabulaire qui aura pour fonction de diriger l'attention du lecteur vers un autre niveau d'observation. Moins au niveau de l'individu-organisme, Uexküll nous amène donc progressivement vers un niveau davantage supra-individuel qui cherche à englober la multitude des relations que développent les multiples organismes entre eux. Et les relations en point

²⁹ von Uexküll, Jakob (1965 [1936]), *Mondes animaux et monde humain* suivi de *Théorie de la signification*, trad. Philippe Muller, Éditions Denoël, Paris, p. 107.

³⁰ *Ibid.*, Uexküll, *Théorie de la signification*, p. 161-162.

/ contrepoint qu'établissent les organismes entre eux pointent directement vers cet autre niveau. Pour prendre un autre exemple que celui de la tique, la relation entre l'araignée et la mouche permet à Uexküll d'éclairer la nature de cet autre niveau. Il y a, chez l'araignée une présence en contre-point de la mouche en tant qu'elle est sa proie, et ce, avant même que l'araignée ait croisé une seule mouche. Dans leur développement les organismes ont en quelque sorte un *devenir-autre* qui est central à leur ontogenèse. L'araignée pour Uexküll est portée, dans son développement, par ce *motif* qu'est pour elle la mouche.

Nous pouvons appliquer aux autres exemples cités la règle technique fondamentale qui s'exprime dans la convenance réciproque de la fleur et de l'abeille, dans le fait que la fleur « est pour l'abeille » et l'abeille « pour la fleur ». La toile d'araignée est « pour la mouche », parce que l'araignée elle-même se constitue « pour la mouche ». Cette manière d'être « pour la mouche » signifie que dans sa constitution l'araignée a intégré certains éléments de la mouche. Non pas d'une mouche précise, mais de l'archétype de la mouche. Autrement dit, le « pour la mouche » de l'araignée signifie que dans la composition de son corps elle a intégré certains motifs propres à la mélodie de la mouche. [...] *Partout le contrepoint s'exprime en motif dans la forme que prend un organisme donné.*³¹

Ainsi, ce qui devient important pour Uexküll est la part qu'un organisme étranger peut jouer dans le développement d'un autre organisme. L'emphase sur ce nouveau type de détermination vient en quelque sorte rétablir quelque chose qui s'était brisé. En ce que l'importation de la notion de sujet dans le champ de la biologie a eu pour principale conséquence chez Uexküll de déconstruire l'idée d'un environnement unique. L'environnement unique n'existe pas chez Uexküll, c'est une catégorie qu'il fait éclater en mille morceaux. Car, comme nous l'avons vu, la présence de multiples sujets-organismes témoigne d'une pléthore de manière de percevoir le monde et donc

³¹ *Ibid.*, Uexküll, *Théorie de la signification*, p. 152.

l'existence d'un unique environnement est par le fait même évacuée. Plusieurs de ses prédécesseurs et même de ses contemporains lui reprochaient en effet cette vision du monde mettant de l'avant une forme de *perspectivisme*. Uexküll, tout au long de sa carrière, a lui-même utilisé la métaphore des « bulles de savon » pour décrire l'*Umwelt* des organismes. Dépeignant ainsi le portrait d'une situation où aucun lien entre ces « bulles de savon » que sont les *Umwelten*, à suivre la métaphore, n'est possible. Ce fût d'ailleurs l'enjeu principal de discorde entre Uexküll et Konrad Lorenz. Lorenz qui, comme nous le soulevions plus tôt, dénonça avec ferveur le travail d'Uexküll qu'il n'hésita pas à décrire comme étant celui d'un « inébranlable idéaliste » et d'un « ennemi des sciences naturelles » en ce qu'il édifie une « sorte de monadologie » en guise de théorie biologique³². Or, si l'on suit la pensée d'Uexküll jusque dans ses derniers développements, derrière cette monadologie par trop solipsiste aux dires de certains, un principe unificateur se manifeste. Ce principe est celui de *plan*. L'organisme vivant se retrouve, à suivre les intuitions derrière le concept uexküllien de *plan*, inséré au cœur d'un arrangement dont les configurations le dépassent. Il faut concevoir le plan uexküllien – qui n'est pas sans rappeler celui de Deleuze et Guattari³³ – comme ne renvoyant pas à une substance, ni à une force, mais bien plutôt à quelque

³² Dans la même suite d'idée, le voici, Lorenz, décrivant la pensée d'Uexküll, dans une conférence intitulée simplement *Jakob von Uexküll*, d'où sont tirées ces dernières citations, qu'il donna en 1948, quatre ans après la mort d'Uexküll : « Uexküll does not believe in the outer world, he does not believe the sun really shines in the sky ; on the contrary, [he thinks] that everyone has their own sun and he refuses the existence of an absolute world ('multi-mundane image of the world'). World of an animal : what is represented from the outside world in his central nervous system. » Cité dans : *Ibid.*, Brentari, p. 222.

³³ « Contre tout anthropocentrisme, il ne faut surtout pas dire que « la tique guette sa proie », ni même qu'elle « attend » quoi que ce soit. Contrairement aux apparences, les animaux ne poursuivent pas de but, même s'ils « cherchent » quelque chose (« si le vivant ne cherche pas, il ne reçoit rien »). Si on suit Deleuze, dans son *Abécédaire*, cette recherche sans but pourrait se nommer : « être aux aguets ». Devenir-animal, c'est sans doute, alors, se déprendre des buts pour être aux aguets, pour s'installer dans un état d'alerte qui est un mode non humain de présence au monde. L'animal ne poursuit pas de but, mais il se situe sur un *plan*. » Dans : Benoit Goetz, « L'araignée, le lézard et la tique : Deleuze et Heidegger lecteurs d'Uexküll », *Le Portique*, vol. 20, p. 4.

chose comme une « condition régulatrice »³⁴. Et c'est au sein de ces conditions régulatrices que s'effectue et se déploie le spectre d'action des organismes ainsi rendu possible par la présence de ce *plan*. Le travail du biologiste ou de l'éthologiste dans ce contexte est d'en déduire les configurations au travers l'observation assidue du comportement de l'organisme concerné ; et la connaissance des configurations spécifiques du plan est le dernier niveau de connaissance que peut atteindre la recherche empirique en biologie selon Uexküll.

In Uexküll's conception of the organism, the rule is the last level that empirical inquiry can reach: despite being incorporeal, atemporal and immaterial (and so unobservable in itself), the rule is accessible through the effects it exercises on matter.³⁵

Ce dernier niveau de connaissance révèle donc ce qui constitue les fondements de l'édifice théorique uexküllien et qui participera à faire de cette œuvre une source d'inspiration pour plusieurs. C'est-à-dire, d'une part, cette volonté de considérer tout organisme comme étant davantage qu'une simple machine et d'en faire un *sujet percevant et producteur* d'un monde, nommément son propre *Umwelt* ; mais d'autre part, et surtout, cette autre volonté d'attirer notre attention vers l'importance cruciale des relations qu'entretiennent les organismes vivants entre eux et par le fait même, révéler en quoi ces relations sont déterminantes d'un point de vue *ontologique*, car c'est d'elles qu'émanent et se révèlent les principes qui régissent le développement des organismes. Autrement dit, et pour suivre Brett Buchanan, commentateur de l'œuvre d'Uexküll, avec l'approche uexküllienne du vivant, l'on est amené à voir en quoi un organisme vivant est intrinsèquement toujours *plus que lui-même* :

³⁴ *Ibid.*, Goetz, p. 4.

³⁵ *Ibid.*, Carlo Brentari, *Jakob von Uexküll. The Discovery of the Umwelt between Biosemiotics and Theoretical Biology*, p 122.

With this in mind, we discover what Uexküll is truly after in his biological theories, including his concept of *Umwelt* as a soap bubble and nature's overall conformity to a musical plan: the meaning of biology as a "theory of life" is to discover *how meaning is generated through relationships*. One may even be tempted to say that, in order to know a living being, one must know the relations it is capable of forming; an animal is no more than its relations. [...] an organism is always more than itself by virtue of its symbiotic reciprocation in other things.³⁶

Et c'est précisément les répercussions de cette approche orientée sur un nouveau type de détermination, autrement dit sur l'interdépendance et jetant les bases d'une *ontologie relationnelle* du vivant qui nous intéresseront dans les chapitres qui suivront. Toutefois, avant de se pencher sur ces éléments de la pensée d'Uexküll, il nous semble pertinent d'insister sur certains aspects de sa pensée qui peuvent poser problème selon nous et au premier chef, ce concept de *plan* que nous venons tout juste d'aborder.

1.4 Les limites du concept de *plan* chez Uexküll

En tant qu'elle met en lumière l'aspect *relationnel* de l'ontologie observable chez le vivant, la théorie uexküllienne a bien sa pertinence d'un point de vue écologique. Toutefois, son incapacité à rendre compte de l'évolution, comme nous le verrons dans ce qui suit, comporte son lot de problème. Cette incapacité est le résultat d'un parti pris de la part de l'éthologue que fut Uexküll, soit celui de sauvegarder à tout prix

³⁶ Buchanan, Brett (2008), *Onto-Ethologies. The Animal Environments of Uexküll, Heidegger, Merleau-Ponty and Deleuze*, SUNY Press, New York, p. 30. [C'est nous qui soulignons.]

l'*autonomie* du vivant par rapport à toute interprétation mécaniste de celui-ci. Ce parti pris aura, entre autres choses, pour conséquence d'en faire un sérieux opposant au darwinisme montant de l'époque.

Son ton, à cet égard, lorsqu'il se prononçait sur la pensée de Darwin – qu'il estimait être une simple « vue de petit-bourgeois qui spéculé sur le bénéfice croissant d'une bonne affaire » – était on ne peut plus tranchant, frisant même parfois la mauvaise foi :

If someone wanted to claim today that, ages ago, a fish thrown onto Earth would get rid of its gills under the influence of the new environment in order to grow lungs; he would get the answer: "Don't speak nonsense, if a fish finds itself out of the water, it dies".³⁷

Malgré le ton sarcastique du commentaire, ce qu'on sent derrière ces mots d'Uexküll, c'est principalement cette peur qui est la sienne de voir tout organisme perdre son autonomie en faveur de causes mécaniques telles que, dans ce cas-ci, l'action de l'environnement. Et c'est bien là que réside le cœur du problème pour Uexküll en ce qui a trait aux théories de l'évolution. L'évolution par sélection naturelle a ceci de problématique à ses yeux que la part qu'y joue l'organisme dans la constitution de son monde est quasi inexistante. L'organisme, du point de vue des théories de l'évolution, est le simple résultat d'un processus évolutif se déployant tel un mécanisme bien réglé et s'édifiant sur trois facteurs déterminants : des mutations génétiques, des variations phénotypiques et une sélection active des conditions environnementales. L'organisme se retrouve ainsi, dans un tel scénario, au cœur d'un processus aveugle où aucune autonomie ne lui est laissée et où un mécanisme fondé sur le hasard de l'entrechoquement de ces trois différents facteurs constitue l'ultime cause du phénomène qu'est la vie. C'est on ne peut plus contraire aux fondements même de

³⁷ *Ibid.*, Brentari, p. 129.

l'édifice théorique uexkullien qui, comme nous l'avons vu précédemment, installe plutôt l'organisme au cœur de la production de son propre monde.

Or, c'est précisément en réponse à ces explications mécanistes du vivant – et visant plus particulièrement l'évolutionnisme darwinien – qu'Uexküll viendra ajouter à sa trousse conceptuelle le concept de *plan*. C'est là un concept-clé chez lui en ce qu'il vient fournir les éléments ultimes de compréhension de sa proposition théorique. Mais c'est aussi un concept qui lui amènera son lot de critique, principalement en raison du fait qu'il dotera ce plan d'un caractère *immatériel* et *atemporel*. Ce qui aura pour principale conséquence d'adosser son ontologie de type relationnelle à un principe *fixe* et *ahistorique*.

C'est en se penchant sur l'exemple de la larve de la bruche du pois que lui viendra l'idée. L'accord *préétabli* qui se dégage des interactions entre les différents organismes impliqués dans cet exemple le mènera sur le chemin du concept. La bruche du pois est un insecte de la famille des coléoptères dont les larves se nourrissent entre autres de pois et/ou de haricots. La femelle vient généralement déposer ses œufs fécondés sur une cosse de pois. Une fois éclos, une larve sort de chacun des œufs et perce les cosses en direction des petits pois se trouvant à l'intérieur. Le comportement des larves se déroule toujours de la même manière. Elles percent la membrane du pois et creusent d'abord le cœur du pois pour ensuite réaliser un petit couloir menant du centre à la périphérie du pois et réalisent une ouverture sur la membrane au bout de ce couloir. Une fois le couloir et la petite ouverture réalisés, la larve se retire au centre du pois pour continuer son développement jusqu'au prochain stade. Entre temps, le pois aura séché et durcit et le coléoptère, second stade de la larve, bénéficiera du petit couloir laissé par la larve passée avant lui. Ainsi, sans ce couloir creusé par la larve, il serait totalement impossible pour le coléoptère de s'extirper du pois devenu dur. C'est à ce moment qu'Uexküll entre en jeu et que le concept de plan prendra forme.

Il relève qu'en ce qui concerne la larve, force est de constater qu'aucune expérience préalable n'est possible dans son cas – plus précisément : la larve ne peut pas savoir que le coléoptère qu'*elle n'est pas encore* aura besoin du petit couloir qu'elle réalise tout de même. Il estime donc que devant un tel état de fait nécessairement « la disposition du tunnel et de la porte doit exister de façon prédéterminée dans le plan de développement de toute larve de bruche. »³⁸ La larve n'aurait, autrement, aucun moyen de savoir l'importance du geste qu'elle pose de construire ce tunnel. Et, conclut-il du même souffle :

Il faut donc qu'une certaine signification ait été *transférée* de l'archétype du pois à l'archétype de la bruche, transfert grâce auquel la bruche et le pois sont accordés l'un à l'autre.³⁹

Et c'est précisément dans ce transfert de signification, plus particulièrement dans ce qu'il évoque, soit l'existence d'un *accord préexistant et englobant tout le vivant* que viendra s'arrimer le concept de plan chez Uexküll. En tant que cet accord préalable entre toute forme de vie devient garant de l'harmonie observable dans la nature, Uexküll se donne d'une certaine manière les moyens théoriques de faire un pied de nez au darwinisme et à l'évolutionnisme en général. Là où, en ce qui concerne les théories de l'évolution, c'est le processus historique incluant l'influence réciproque des trois facteurs que nous soulevions plus tôt qui assurait l'harmonie observable dans la nature; Uexküll propose une alternative où la référence à un tel processus dynamique et temporel devient caduque précisément en raison de l'existence de ce *principe unificateur préexistant* prenant la forme d'un plan.

Non seulement avec ce geste théorique, Uexküll vient-il respecter le mode d'être des organismes qu'il présente comme des subjectivités closes sur elles-mêmes en tant

³⁸ *Ibid.*, Uexküll, *Théorie de la signification*, p. 118.

³⁹ *Ibid.*, p. 118.

qu'elles ne peuvent jamais quitter leur propre *Umwelt*⁴⁰, mais il propose un principe unificateur agissant par-delà tous les organismes et venant régler leurs interactions de manière fixe et éternelle. Ainsi, et comme le souligne Dragos Duicu dans son commentaire qu'il réalise du même passage concernant la bruche du pois, on est bel et bien devant l'*évacuation* par Uexküll de la possibilité même *de toute forme d'évolution* au sein du vivant au profit *d'une interprétation éternaliste de la nature* :

Dans le cas illustré par l'exemple de la larve de bruche, l'essai comme tactique évolutive semble impossible : tous les exemplaires métamorphosés seraient morts si leurs larves étaient déposées dans les petits pois sans plan de sortie. Si l'essai est impossible, la variation est également impossible et donc l'évolution impossible. Et dans ce cas, l'unique solution restant pour rendre compte de l'harmonie et de l'accord visible *de facto* entre les diverses *Umwelten* est le plan *préalable* et la communication déjà donnée des archétypes dans le plan de signification général et extratemporel – c'est-à-dire éternel et éternaliste – de la nature.⁴¹

Ainsi, comme nous le démontrerons dans la suite de notre travail, la nécessité de faire le tri parmi les intuitions théorique d'Uexküll s'impose. Uexküll l'éthologue aura donc vu juste lorsqu'il constatait que les relations que développent les organismes entre eux sont fondamentales pour qui veut comprendre le phénomène du vivant. Toutefois, Uexküll le philosophe s'est probablement selon nous légèrement égaré en postulant quelque chose comme « un sur-sujet » en guise de compositeur des harmonies présentes dans la nature et s'exprimant derrière les traits du concept de plan que nous venons d'esquisser. Mais comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent, mise à part cette incapacité à intégrer le processus historique que constitue l'évolution du vivant au sein de sa théorie, Uexküll aura su malgré tout, par ce regard éthologique soutenu et

⁴⁰ « Nous en arrivons à la conclusion que tout sujet vit dans un monde où il n'y a que des réalités subjectives et où les milieux ne représentent eux-mêmes que des réalités subjectives. » (*Milieu animal et milieu humain*, p. 154)

⁴¹ Duicu, Dragos, (2019), « La téléologie cachée dans la pensée biologique d'Uexküll », *Revue de Métaphysique et de morale*, no. 101, p. 99.

attentif que fut le sien, jeter les bases d'une matrice théorique encore et toujours pertinente à ce jour, précisément en ce qu'elle est en mesure de rendre compte du fondement ontologique *relationnel* du phénomène qu'est le vivant.

CHAPITRE II

L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE « EN ACTION » : LE LOUP GRIS DE RETOUR À YELLOWSTONE

« Clearly, this is an animal less likely to offer scientists irrefutable facts than to lure us on a long and crooked journey of constant learning. »

Gary Ferguson, *Decades of the Wolf: Returning the Wild to Yellowstone*, p. 70.

Nous souhaitons, dans le cadre de ce deuxième chapitre, explorer la pertinence de la référence à ce *super prédateur* – traduction de l'anglais *Apex predator* – qu'est le loup gris. Nous aurons l'occasion de voir en quoi, entre autres chose, cet exemple constitue un excellent révélateur de l'ontologie relationnelle sur laquelle s'édifiait la théorie uexkulienne du vivant que nous venons de présenter dans le cadre du premier chapitre.⁴² La quantité importante des travaux de recherche le concernant et les

⁴² Comme certains.es lecteurs.trices avertis.es l'auront peut-être constatés.es, nous effectuons un passage de l'individu à l'espèce en ce qui concerne l'analyse présentée dans le premier chapitre et celle menée dans le second. Nous verrons au cours du développement du présent chapitre que la théorie uexkulienne survit tout à fait à ce saut qualitatif et demeure absolument pertinente et à propos une fois appliquée non plus à l'individu-organisme mais à l'espèce.

relations que l'espèce *Canis Lupus* a développé dans l'histoire avec le genre humain contribue à en faire un exemple particulièrement significatif de ce point de vue. Nous procéderons en deux temps.

Divers travaux de recherches récents ont permis de faire avancer les connaissances sur le rôle central que peuvent jouer de grands carnivores dans l'équilibre d'un écosystème. Nous présenterons donc, dans un premier temps, ces avancées en ce qui concerne le loup gris et nous en profiterons pour introduire le concept de *cascade trophique* qui est au cœur de ces travaux. Notre attention se portera plus précisément sur une population lupine ayant été réintroduite au début des années 90 dans le Parc National de Yellowstone. L'ampleur de cette réintroduction – 42 individus, au terme de la réintroduction qui s'est étendue sur deux années, ont été capturés au Canada et graduellement relâchés dans le parc sans plus d'interventions humaines – et le contexte dans lequel elle s'est déployée en font un cas particulièrement intéressant.

Dans un deuxième temps, davantage théorique, nous porterons notre attention sur le type d'ontologie que révèle ce phénomène de *cascade trophique* ayant cours à Yellowstone. Nous verrons qu'en tant qu'elle est de type *relationnel*, elle détient du coup le potentiel d'ébranler la perception de nos rapports aux autres espèces vivantes. Nous aurons l'occasion de voir en quoi ce que Baptiste Morizot décrit comme étant une *métaphysique des termes* – qui est l'apanage traditionnel de nos sociétés occidentales dans leurs rapports au vivant – peut être renversée et remplacée, aux regards des contributions de l'écologie contemporaine, par cette *ontologie relationnelle* mieux à même de rendre justice au phénomène complexe qu'est le vivant. La centralité ontologique de la relation permet au philosophe qu'est Morizot de mettre de l'avant une approche écologique renouvelée axée sur la *diplomatie*. À ce titre, la figure du *diplomate garou* qu'il mobilise dans son ouvrage, et que nous présenterons donc dans ce deuxième temps du chapitre, nous permettra d'éclairer le rôle qui nous incombe en tant qu'espèce devant un tel scénario. Car non seulement cette ontologie relationnelle

est-elle un phénomène observable actuellement – en ce qu'elle s'applique aux écosystèmes étudiés aujourd'hui même – mais elle était aussi à l'œuvre dans le processus évolutionnaire depuis ses tout débuts. Ainsi, comme nous le verrons, cette prise en compte de l'ontologie relationnelle, mais cette fois-ci appliquée à l'histoire évolutive d'*Homo Sapiens* – et plus particulièrement en ce qui concerne l'émergence de ses facultés cognitives – viendra offrir un éclairage nouveau sur ce rôle bien particulier que nous avons à jouer face aux problèmes de cohabitation que pose la crise écologique actuelle.

Les travaux de Morizot peuvent être perçus à plusieurs égards comme une prolongation des intuitions uexkuliennes développées dans le premier chapitre, en ce qu'ils ont pour fondement une ontologie du même ordre que celle présente chez Uexküll. Leur mobilisation est ainsi tout à fait justifiée dans le contexte de nos travaux. De plus, la pensée de Morizot, de par sa prise en compte du phénomène évolutionnaire, nous permettra d'introduire une posture critique au regard de l'œuvre uexkulienne. En effet, les écrits de Morizot, puisqu'ils introduisent une dimension historique dans l'équation – ce que l'œuvre d'Uexküll n'admet pratiquement jamais en ce qui concerne le vivant – nous seront fort utiles lors de notre troisième chapitre consacré au nouveau matérialisme et à la critique que nous voudrions lui adresser.

2.1 Yellowstone ou la réintroduction du Loup gris

They were once amongst the most abundant predators in all of North America – at least five subspecies of wolves, perhaps two million animals, spread across the continent from coast to coast. Hunting whitetails in the lowland forest of the East, where now stand the skyscrapers of Boston and New York; howling in the dark of long, unbroken runs of chestnut and hickory in the central Midwest. Running the shores of the Great Lakes, slipping through the big trees of the Pacific Northwest, hunting in the cool of night in the arid deserts of Arizona and New Mexico.⁴³

Ces mots sont de Gary Ferguson et ils figurent au début un ouvrage qu'il consacre à cette tentative de réintroduction du loup gris à Yellowstone, dont il fut l'un des principaux acteurs. Ce court portrait dépeint l'état et les conditions dans lesquelles évoluaient les populations de loups en Amérique du Nord avant l'arrivée des européens. Les peuples autochtones d'Amérique partageaient depuis longtemps le même territoire que les loups mais avec l'arrivée des européens, ce qui fut un partage dans le cas des autochtones s'exacerbera et se transformera rapidement en conflit. La chasse aux loups deviendra chose courante, d'autant plus qu'avec l'élevage de bétail propre à la culture pastorale européenne, les conflits entre les loups et les éleveurs deviendront de plus en plus fréquents. La population lupine se verra donc confrontée à un immense défi du fait de ce débarquement européen en Amérique. Non seulement culturellement les européens étaient-ils prompts à entrer en conflit avec les populations de loups en raison de ce pastoralisme, mais comme Baptiste Morizot le fait remarquer, nous sommes aussi et surtout devant un conflit entre prédateurs de *même niveau* d'une certaine façon :

⁴³ Smith, Douglas et Ferguson, Gary (2005), *Decade of the Wolf: Returning the Wild to Yellowstone*, Lyons Press, p. 7.

[...] le loup est un *apex prédateur*, c'est-à-dire qu'il n'est lui-même la proie d'aucun prédateur dès l'âge adulte. Comme super prédateur, il est le seul animal de nos écosystèmes à occuper vigoureusement le même niveau trophique qu'*Homo Sapiens* [...] Symboliquement, le loup partage avec nous le sommet de la pyramide alimentaire : il est notre *égal* du point de vue écologique.⁴⁴

Cette position partagée en a donc fait un rival d'*Homo Sapiens* et cette position, ajoutée à la méfiance de l'éleveur ainsi qu'à celle du chasseur, qui au fond, partage les mêmes proies que le loup, aura donc tôt fait du loup une espèce à abattre du point de vue de l'homme-blanc-européen-éleveur de bétail et fraîchement installé en territoire nord-américain⁴⁵. Ce conflit se répercutera ainsi sur plusieurs années, de telle sorte qu'en quelques décennies, la distribution territoriale de la population lupine aux États-Unis se verra réduite à un maigre 5% de ce qu'elle occupait à l'époque pré-conquête⁴⁶. Des millions auxquelles Gary Ferguson faisait allusion, l'on passera à une population d'à peine quelques centaines de têtes en 1970⁴⁷. Bien que la création du Parc national de Yellowstone puisse être considérée comme une tentative de mise en œuvre d'une politique conservacionniste des grands espaces sauvages et de toute la faune et la flore qu'ils contiennent⁴⁸, la population lupine occupant son territoire ne put ultimement éviter les répercussions du conflit. La menace que représentaient les loups envers les troupeaux de wapitis tant convoités par les chasseurs américains du Wyoming eut raison de cette population qui disparut complètement du territoire du Parc au tournant des années 1920, tant et si bien qu'entre 1926 – année où le dernier loup présent sur le

⁴⁴ Morizot, Baptiste (2016), *Les Diplomates : Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Wildproject, France, p. 28.

⁴⁵ Sans faire mention du fait que les mêmes conflits se sont produits bien avant l'arrivée des européens en Amérique, avec pour cadre l'Europe médiévale.

⁴⁶ Young and Goldman, *The Wolves of North America*, American Wildlife Institute, Washington, DC, 1994.

⁴⁷ *Op. cit.*, Douglas et Ferguson, p. 8.

⁴⁸ C'est suite à un acte du congrès américain signé le 1^{er} mars 1872 que le Parc National de Yellowstone devient le premier d'une longue série de parcs nationaux aux États-Unis. À ce jour, on en dénombre 62 répandus sur le territoire américain.

territoire de Yellowstone fut abattu par les autorités du National Park Service – et 1995 – année où la réintroduction débuta – l'écosystème de Yellowstone fut complètement libéré, si l'on peut dire, de l'effet qu'une population lupine avait sur son fonctionnement. Ce contexte bien particulier – celui d'une absence complète étalée sur 70 ans suivi d'une réintroduction d'un prédateur de ce niveau dans un écosystème de l'ampleur du territoire de Yellowstone – a donc contribué à faire de cette réintroduction une opportunité considérable du point de vue de la recherche et de la connaissance scientifique, plus particulièrement en ce qui a trait au fonctionnement d'un tel écosystème et du rôle que peuvent y jouer de supers prédateurs tel que le loup gris.

2.1.1 Cascade trophique sur fond de réintroduction

C'est dans ce contexte bien particulier que plusieurs chercheurs ont perçu et saisi l'opportunité d'observer et de documenter scientifiquement l'effet que pouvait avoir de grands prédateurs sur leurs écosystèmes. Au nombre de ceux-là fut William J. Ripple, qui fournit actuellement le plus d'effort pour attirer l'attention de la communauté scientifique sur l'impact des grands prédateurs sur leurs milieux de vie. Depuis la réintroduction de 1995 à Yellowstone, Ripple – professeur d'Écologie à la Oregon State University et directeur du *Global Trophic Cascade Program* de cette même université – a publié une centaine d'articles scientifiques concernant ces pressions que produisent sur leurs écosystèmes les grands prédateurs tel que le loup

gris.⁴⁹ Mais avant de se pencher sur les travaux de Ripple, penchons-nous plus spécifiquement sur le concept de *cascade trophique* qui se trouve au cœur de son travail.

Le concept de cascade trophique vit le jour dans le courant des années 60 aux États-Unis grâce aux travaux de l'écologiste et océanographe Robert T. Paine. Ses expériences l'ont amené à se rendre compte de l'importance particulière que pouvaient avoir certaines espèces sur leur environnement. Pour ce faire, il a développé une méthode qui peut sembler rudimentaire au premier abord mais qui a le mérite d'avoir éclairé des phénomènes écologiques incontournables. Sa méthode a même donné naissance à une expression utilisée et répandue depuis en référence à son approche : la « kick-it-and-see ecology » ; et à bien y penser, l'expérience à grande échelle que représente la réintroduction du loup gris à Yellowstone peut très bien être perçue comme s'inscrivant dans l'héritage de cette approche.

Paine, en guise d'expérimentation, des mois durant et ce plusieurs fois par semaine, a passé le plus clair de son temps à arpenter le même fond marin côtier et à retirer tout simplement la population d'étoile de mer (*Pisaster Ochraceus*) qui s'agglutinait sur les roches de ce secteur et à les rejeter au large. En peu de temps, les résultats furent stupéfiants. La population de moules (*Thais Emarginata*) explosa dans le secteur. Ces étoiles de mer qui occupaient le plus clair de l'espace auparavant laissèrent place graduellement aux mollusques qui s'installèrent progressivement sur la surface des roches devenue inoccupée par l'absence des étoiles – les étoiles de mer étant l'un des principaux prédateurs des moules. Or, les moules, bénéficiant de l'absence de leur principal prédateur, ont complètement saturé l'espace marin du secteur concerné de telle sorte que, progressivement, leur présence grandissante a finalement eu raison de

⁴⁹ Pour accéder aux divers travaux de recherche mis en branle par ce programme de l'Oregon State University : <http://trophiccascades.forestry.oregonstate.edu/publications>

la disparition de plus d'une quinzaine d'espèces auparavant présentes dans le secteur. D'une forte biodiversité marine, Paine se retrouva, en l'espace de quelques mois, devant un écosystème qui avait plutôt des aires de monoculture. Il publia donc les résultats de ses recherches à l'époque dans un article, devenu classique depuis, intitulé « Food Web Complexity and Species Diversity »⁵⁰ et forgea le concept de *cascade trophique* pour décrire l'effet « top-down » du retrait ou de l'introduction d'une espèce sur un écosystème. Trois ans plus tard, et dans la même veine, c'est le concept de *keystone specie* (espèce-clé, en français) qu'il introduira dans le champ de l'écologie, insistant ainsi sur le rôle plus important que peuvent jouer certaines espèces vis-à-vis d'autres du point de vue de l'équilibre d'un écosystème donné.

Paine aura ainsi démontré avec ces multiples travaux que certaines espèces – précisément celles à qui il réservera le terme de *keystone species* – ont le pouvoir de façonner et de transformer radicalement leurs écosystèmes de par leur simple présence. Le concept de cascade trophique étant donc, dans un écosystème donné, le processus par lequel se révèle l'importance que joue une espèce particulière dans l'équilibre de l'écosystème en question. Ces découvertes de Paine auront en quelque sorte fait de lui un incontournable dans le champ de la pensée écologique des années 60 et l'influence radicale qu'il eut sur des générations d'étudiants à l'époque continue encore de percoler aujourd'hui. Entre autres, nous y revenons, dans les travaux émanant du *Global Trophic Cascade Program* dirigé par l'un de ces étudiants que fut William J. Ripple.

Au regard de William J. Ripple, il n'y a aucun doute sur le fait que le loup gris constitue une espèce-clé (*keystone specie*) pour l'écosystème que représente le Parc National de

⁵⁰ Robert T. Paine, (1966), « Food Web Complexity and Species Diversity », *The American Naturalist*, vol. 100, no. 910, pp. 65-75.

Yellowstone⁵¹. Les données qu'il a recueillies au fil du temps depuis 1995 en collaboration avec ses collègues ont progressivement pointé vers un tel état de fait. Dans « Trophic Cascades in Yellowstone : The First 15 Years after Wolf Reintroduction », Ripple et Robert L. Beschta, l'un de ses plus fidèle collaborateur, brossent un bref portrait de la situation et font un retour sur leurs 15 dernières années de recherche concernant Yellowstone. La conséquence la plus frappante et la plus évidente qui découla de la disparition des loups fut probablement l'augmentation en flèche de leur principale proie, en l'occurrence, le wapiti. Or, le wapiti étant un herbivore, l'impact qu'une population de wapiti peut avoir sur les populations de végétaux avec lesquelles ils partagent leur territoire peut être considérable. Ce fut le cas lorsque les loups disparurent de Yellowstone. Les taux de recrutement des trembles et des saules sur de larges pans du territoire ont chuté drastiquement.

During the seven-decade wolf-free period, the collapse of a tri-trophic cascade allowed elk (*Cervus elaphus*) to significantly impact wildlife habitat, soils, and woody plants. For example, species such as aspens (*Populus tremuloides*) and willows (*Salix spp.*) were generally unable to successfully recruit young stems into the overstory on Yellowstone's northern ranges, except in fenced exclosures.⁵²

En effet, sans nécessairement établir de liens entre l'absence des loups et la disparition progressive des trembles et des saules du territoire, les gardiens du parc de l'époque ont clôturé certains secteurs afin de protéger les populations d'arbres. Mais presque aucune de ces tentatives ne furent fructueuses sur le long terme, de telle sorte que la composition du paysage se transforma radicalement en l'espace de quelques

⁵¹ Pour d'autres travaux de recherche ayant tablés sur ce même cas d'espèce et ayant aboutis aux mêmes conclusions voir : Ruth, Toni K., Buotte, Polly C., Hornocker, Maurice G., (2019), *Yellowstone Cougars : Ecology before and during Wolf Reintroduction*, University Press of Colorado ; Mech, David L., Barber-Meyer, Shannon, (2015), « Yellowstone Wolf (*Canis lupus*) Density predicted by Elk (*Cervus elaphus*) biomass », *Canadian Journal of Zoology*, vol. 93, n. 6, pp. 499-502.

⁵² Ripple, William J. et Beschta, Robert L., (2012), « Trophic Cascades in Yellowstone: The First 15 Years after Wolf Reintroduction », *Biological Conservation*, vol. 145, p. 205.

décennies. De grandes plaines se formèrent là où auparavant la forêt dominait. À vrai dire, ce sont les vallées qui se sont retrouvées les plus transformées par ce processus. Autrefois occupées le plus clair de l'année par des meutes de loups préférant les abords de rivières aux sommets des montagnes environnantes pour différentes raisons (proximité des points d'eaux, accès plus facile aux diverses proies venant elles aussi s'abreuver, etc.), les vallées se sont retrouvées prises d'assaut par les populations de wapiti qui pouvaient dorénavant occuper les lieux sans se soucier d'une attaque soudaine des meutes de loup avoisinantes. Ainsi, lors de la réintroduction des loups, non seulement l'effet de cette réintroduction se fit se sentir sur les populations de wapiti d'un point de vue *quantitatif* (le nombre d'individus par troupeaux chuta considérablement en raison du nombre d'attaque qui grimpa en flèche) mais tout aussi, et surtout, d'un point de vue qualitatif ou plutôt *comportemental*, dans la mesure où la seule présence des loups en est venue à affecter les habitudes des populations de wapitis⁵³ qui ne fréquentaient plus dès lors les endroits plus exposés. Les données recueillies par Ripple à ce sujet viennent confirmer le phénomène. La population de wapitis dans le parc est passée d'un sommet dans les années 90 de 15 000 individus à une population approximative de 6 100 individus en 2011. Durant la même période, la population de loups est quant à elle passée d'une absence complète en 1994 à 38 individus en 2011 en fluctuant dans l'intervalle avec un sommet de 98 individus en 2003⁵⁴. Dans ce même intervalle, le taux de recrutement des jeunes pousses de trembles et de saules s'est mis à augmenter considérablement et plus particulièrement, comme nous le soulignons précédemment, aux abords des rivières en plein cœur des vallées. En fait, plus l'on remonte du fond des vallées vers le sommet des montagnes environnantes, moins le taux de recrutement des jeunes pousses est fort. Les wapitis

⁵³ Ripple, William J. et Beschta, Robert L., (2004), « Wolves and The Ecology of Fear: Can Predation Risk Structure Ecosystems? », *BioScience*, vol. 54, pp. 755-766.

⁵⁴ *Op. cit.*, Ripple et Beschta, « Trophic Cascades in Yellowstone: The First 15 Years after Wolf Reintroduction », p. 206.

étant forcés de se replier en territoire plus élevé, la plupart des nouvelles pousses qu'ils broutaient ont pu être libérées de cette pression énorme que constituaient ces troupeaux de wapitis, la pression s'étant tout simplement déplacée avec les troupeaux.

Mais l'effet de cette réintroduction des loups dans l'écosystème de Yellowstone ne s'arrête pas à l'impact qu'elle a eu indirectement sur les populations de trembles et de saules du Parc; et Ripple en est bien conscient :

The effects of new recruitment of woody browse species does not stop with plant communities, but continue to ripple through an ecosystem potentially changing abiotic processes, as well as biotic functions such as habitat and food-web support for a host of vertebrates and invertebrates with potential consequences for increased biodiversity.⁵⁵

À cet égard, au niveau abiotique, l'impact sur la morphologie des cours d'eau est particulièrement notable. L'une des principales conséquences de la présence d'une population considérable d'arbres matures le long d'un cours d'eau est en effet de contrer l'érosion des berges. Et les conséquences écologiques de l'érosion des berges d'un cours d'eau peuvent avoir un impact important sur l'équilibre d'un écosystème.

Riparian plant communities can influence bank stability, moderate microclimates and water temperatures, cycle nutrients, produce organic carbon that is an essential component of food-webs for many terrestrial and aquatic organisms and others.⁵⁶

Les plantes riveraines ont un rôle crucial en ce qui a trait au maintien de l'équilibre de la biodiversité que l'on retrouve autour d'un cours d'eau. Avec la disparition de ce type de plantes c'est toute une communauté biotique qui est mise en péril. Le broutage des

⁵⁵ *Ibid.*, p. 211.

⁵⁶ Ripple, William J. et Beschta, Robert L., (2006), « River Channel Dynamics following Extripation of Wolves in Northwestern Yellowstone National Park, USA », *Earth Surface Processes and Landforms*, vol. 31, p. 1525.

wapitis, lorsqu'il n'est pas tempéré par la présence d'un grand prédateur comme le loup gris, peut ainsi détruire de larges pans de territoire riverain par la simple élimination des jeunes pousses de végétaux qui y prospèrent en temps normal, et affecter du même coup, la vie de centaines d'autres espèces.

Persistent, heavy grazing/browsing of streamside vegetation by either wild or domestic ungulates can lead to impoverished plant communities, channel instability and loss of hydrologic connectivity, all of which adversely affect the quality and extent of habitats for a wide range of aquatic/terrestrial biota.⁵⁷

Et ce fut bel et bien le cas en ce qui concerne Yellowstone : plusieurs espèces qui vivaient aux abords des rivières du parc avaient disparu depuis les années 20 mais reprirent progressivement leurs places. Par exemple, depuis la réintroduction des loups, les castors, qui avaient pratiquement disparu, sont de retour. En 1996, on y dénombrait une seule colonie, alors qu'en 2009, c'est 12 colonies de castors qui occupaient le territoire. La pression relâchée sur les jeunes pousses d'arbres par le repli des populations de wapiti vers les montagnes aura ainsi permis d'offrir à ces castors de quoi se mettre sous la dent. Et, en conséquence, les effets stabilisants découlant de leur travail acharné pour se construire leurs fameux barrages auront tôt fait de s'exprimer. Il peut être facile de sous-estimer les répercussions de la présence de colonies de castors sur un écosystème riverain mais elles sont nombreuses. Parmi celles-ci, elles favorisent entre autre une diminution de l'érosion des berges, sont responsables d'une augmentation de la rétention des sédiments dans l'eau et augmentent la superficie des zones humides entourant les rives d'un cours d'eau⁵⁸. Ainsi, du point de vue des cours

⁵⁷ *Ibid.*, p. 1537.

⁵⁸ « Beaver have important roles in the hydrogeomorphic processes of decreasing streambank erosion, increasing sediment retention, raising wetland water tables, modifying nutrient cycling, and ultimately influencing plant, vertebrate, and invertebrate diversity and abundance in riparian ecosystems. » *Op. cit.*, Ripple et Beschta, « Trophic Cascades in Yellowstone : the First 15 Years after Wolf Reintroduction », p. 211.

d'eau et des écosystèmes riverains, lorsque l'on additionne l'effet positif d'une présence accrue de végétaux matures sur les rives en ce qui a trait l'érosion des sols à l'effet transformateur du travail des castors sur la morphologie et l'hydrologie d'un cours d'eau, force est d'admettre qu'un changement important s'opère. Ripple et Beschta en témoignèrent d'ailleurs dans leurs écrits.

Streams with beaver ponds were found to have 75 times more abundant waterfowl than those without ponds. Other species groups likely to be positively affected by an increase in the number of beaver ponds include amphibians, reptiles, and fish. In addition, mammals such as muskrat (*Ondatra zibethicus*), and river otters (*Lontra canadensis*) could benefit from the recovery of willow, beaver ponds, and wetlands.⁵⁹

Nous voilà bien en présence d'un phénomène en cascade du même type que celui qu'observait il y a de cela plusieurs années Robert T. Paine sur les côtes de l'État de Washington, mais simplement avec d'autres protagonistes. La simple présence des loups en vient à modifier leur milieu de vie au point de permettre à d'autres organismes d'y prospérer à nouveau. Et les quelques exemples des chemins que trace cette cascade trophique mise en branle par le retour de *Canis lupus* dans le Parc de Yellowstone que nous venons de présenter ne représente qu'une infime portion du phénomène réel qui reste encore à observer et cartographier. Les effets indirects de l'introduction de ce prédateur se manifestent sous de multiples formes et influencent donc la vie de centaines d'autres organismes vivants si ce n'est de milliers. En réalité, ce processus qui implique qu'une pression soit soutenue sur le reste de la pyramide trophique par la présence d'un grand prédateur au sommet de celle-ci est un phénomène présent dans tout écosystème quel qu'il soit, comme Ripple et Beschta le soulignent en conclusion de leur article :

⁵⁹ *Ibid.*, « Trophic Cascades in Yellowstone : The First 15 Years after Wolf Reintroduction », p. 211.

In fact, strong top-down forcing appears to be widespread in boreal and temperate ecosystems throughout the northern hemisphere, and this is the consistent conclusion from prehistoric, historic and modern evidence from North America, Europe, Asia, and Oceania. [...] Predation and predation risk associated with large predators appear to represent powerful ecological forces capable of affecting the interactions of numerous animals and plants, as well as the structure and function of ecosystems.⁶⁰

C'est là, force est de le constater, quelque chose comme un invariant en ce qui concerne les écosystèmes et leur fonctionnement. Ce rôle d'agent régulateur d'une biodiversité que viennent jouer ces meutes de loups fraîchement réinstallées dans le parc de Yellowstone, il a été joué par des millions d'autres espèces par le passé et l'est toujours à l'heure actuelle par des milliers d'autres; et acquiert donc par le fait même à notre regard une fonction cruciale qui se doit d'être bien comprise dans le contexte actuel. Un contexte où nous sommes confrontés à une crise écologique qui ne cesse de s'aggraver et dont notre part de responsabilité devient de plus en plus évidente. En ce que nos comportements sociaux, tout autant que nos activités productives et économiques participent à la disparition de plusieurs organismes – voir d'espèces à part entière – jouant ce rôle crucial du point de vue des écosystèmes.

2.2 Ontologie relationnelle et ontologie substantialiste

Cet exemple en cascade issu de Yellowstone a ceci d'intéressant à nos yeux qu'il met bien en relief un point sur lequel nous voudrions insister : la primauté, d'un point de

⁶⁰ *Ibid.*, p. 212.

vue ontologique, de la *relation*. C'était – tel que nous l'avons démontré dans le chapitre précédent – un élément clé de la proposition uexkullienne : l'araignée, c'est l'exemple qu'Uexküll utilise, n'est telle qu'elle est qu'en raison de ce qui, chez la mouche, vient informer son développement dans une logique qu'Uexküll comparait au point / contre-point musical. Autrement dit, la valeur ontologique des relations qu'entretiennent les organismes entre eux est au cœur de la proposition uexkullienne. Bien que l'on puisse penser que sous le concept de *keystone species*, tel que nous le présentions précédemment, consiste à privilégier une espèce par rapport aux autres, c'est, nous semble-t-il, faire fausse route que de penser ainsi. Du moins, c'est passer à côté de toute la charge radicale qui s'exprime au travers des propositions de la pensée écologique dont se réclament Ripple et bien d'autres avant lui en mettant de l'avant la dimension relationnelle et processuelle d'un point de vue ontologique.

Dans le cas qui nous occupe, ce qui fait du loup gris une espèce-clé, d'un point de vue écologique, ne relève pas de qualités propres à l'espèce *Canis lupus*, loin s'en faut. Au contraire, ce qui vient faire du loup gris une espèce-clé relève essentiellement du caractère désinhibiteur du point de vue *relationnel* de l'introduction de cette espèce dans l'écosystème concerné. Autrement dit, ce sont *les relations que permettent la présence nouvelle* des loups à Yellowstone qui participent à faire de cette espèce une espèce-clé. La pensée écologique, devant ce cas de figure, et si on veut rendre toute sa complexité, a ceci de radicale qu'elle force à revoir et renverser notre manière de concevoir un phénomène et l'exemple du loup gris en est un excellent de ce point de vue.

La critique que développe Baptise Morizot à ce propos de ce qu'il définit comme étant une « métaphysique des termes » est très éclairante. Nos traditions de pensée occidentales et modernes s'édifient sur cette métaphysique selon lui et nous empêchent de prendre acte de toute la valeur ontologique revenant ultimement aux relations qu'entretiennent les êtres ou organismes entre eux. Bien loin d'une ontologie

relationnelle, cette métaphysique des termes vient s'arrimer à une ontologie *substantialiste* et elles représentent toutes deux le principal obstacle à qui veut mieux penser nos rapports aux autres formes de vie. Le postulat commun à cette métaphysique et à cette ontologie substantialiste pourrait se formuler ainsi :

[...] ce qui existe, c'est avant tout des choses *séparées*, des humains et des loups, des sauvages et des civilisés, des êtres de droit et des êtres de matière ; et il faut viser le bien de l'ensemble auquel on appartient (son espèce, son pays, sa classe sociale) avant le bien des relations, considérées comme secondaires.⁶¹

Or, on le voit bien avec ce qui précède concernant les phénomènes de cascade trophique, qu'écologiquement parlant, il en va tout autrement. Autrement dit, et contrairement à toute ontologie substantialiste, en ce qui concerne le vivant, *ce sont les relations qui sont premières* d'un point de vue ontologique, et non les termes. Les espèces concernées dans les exemples que nous venons de survoler dans ce chapitre ne sont ce qu'elles sont qu'en raison des relations qui les *constituent et reconstituent continuellement*, et non des entités d'où émaneraient leur être de manière tout à fait autonome et indépendante des relations dans lesquelles elles sont insérées.

En ce sens, les loups qui ont été relâchés dans le parc en 1996 n'ont fait que reprendre une place qui était la leur depuis des milliers d'années, et on peut dire que c'est la force de cette présence immémoriale qui s'affirme en quelque sorte depuis leur retour. Avant cette chasse ouverte déclarée aux XVII^e et XVIII^e siècles envers les loups et leur disparition du territoire, cette population lupine était insérée dans un réseau de relations qui se reproduisait et s'adaptait au rythme des années depuis des millénaires. Ces liens – résultats d'une co-évolution de multiples espèces telles que le castor, le wapiti, le

⁶¹ *Op. cit.*, Morizot, *Les Diplomates*, p. 253.

saule, le tremble, le grizzly, le renard, le coyote, le cougar, etc. – étaient donc le fruit d’une histoire évolutive commune partagée par toutes ces différentes espèces au fil du temps. Or, le geste anthropogénique – au travers une chasse effrénée – de retirer de ce réseau d’interrelations un maillon aussi important que celui constitué par un grand prédateur tel que *Canis lupus* est venu briser cet équilibre qui reposait ni plus ni moins que sur cette histoire commune millénaire qui s’était constituée au sein de cette communauté biotique qu’était le Parc de Yellowstone. Ainsi, confrontée à cette révélation, la pensée écologique, en mettant en lumière la primauté ontologique des relations par rapport aux termes dont sont composées ces relations, propose, nous semble-t-il les moyens de mettre en branle une certaine forme de *décolonisation* de nos modes de pensée à l’occidentale tout à fait originale et intéressante. Précisément en ce qu’elle nous permet de revoir et de reconfigurer de façon radicale les relations nous unissant aux autres espèces vivantes et par extension à notre environnement.

2.3 Baptiste Morizot et le diplomate *garou*

Le personnage conceptuel du diplomate *garou* que nous présente Morizot dans les pages de cet opus consacré aux loups s’intitulant *Les diplomates : Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, nous semble être une excellente porte d’entrée vers l’univers conceptuel qu’il nous propose. Le diplomate *garou*, nous dit Morizot :

[...] entend sauver quelque chose de cette idée d’un monde partagé, mais autre chose que l’universel cosmopolitique humanocentré [...] il travaille pour un monde partagé sur le mode de l’association éco-éthologique, du

mutualisme, c'est-à-dire d'une forme de communauté biotique qui dépasse l'universel humain et qui l'inclut.⁶²

Derrière ce personnage se trame une relecture de notre histoire évolutive en tant qu'espèce qui nous intéressera particulièrement dans ce qui suit. Elle a ceci de particulier qu'elle remonte le cours du processus d'hominisation qui nous a ultimement constitué tel que nous sommes aujourd'hui mais en tâchant d'intégrer la part qu'a pu y jouer nos rapports avec les autres espèces ayant croisé notre trajectoire évolutive. À ce propos, la pratique du *pistage* acquiert une importance fondamentale pour le philosophe du vivant qu'est Morizot. Son approche constitue en quelque sorte une excellente mise à jour de la théorie uexkulienne du vivant, en tant qu'elle introduit de l'historique dans l'équation, venant même l'appliquer, avec ce qui suit, à notre propre évolution en tant qu'espèce.

Chaque espèce est singulière et c'est la trajectoire évolutive spécifique d'une espèce qui en fera un cas unique dans l'histoire de l'évolution. Évidemment, *Homo Sapiens* n'échappe pas à cette réalité. Nous avons une trajectoire tout à fait singulière et plusieurs événements sont venus la ponctuer et ont donc participé à faire de nous ce que nous sommes aujourd'hui. Certains événements ont toutefois eu plus d'importance que d'autres d'un point de vue évolutif. L'un de ceux-ci pour Morizot réside en une transition qui s'est opérée au niveau du régime d'alimentation du primate que nous étions il y a environ deux millions d'années :

L'un des phénomènes individuels de l'hominisation réside dans la transition d'un certain primate au régime à domination frugivore, il y a plus de deux millions d'années, dans un certain écosystème forestier africain, dont le flux génétique, *dans un second temps*, s'est retrouvé dans la situation de devenir omnivore à dominante carnivore dans un écosystème

⁶² *Ibid.*, p. 41.

de savanes. Cette combinatoire historique là : un primate frugivore *devenu* carnivore, est une singularité de l'espèce humaine.⁶³

Et derrière cette singularité-là, d'un régime nouvellement omnivore à dominance carnivore, se cache une nécessité émergente, soit celle de la chasse et de ce qu'elle implique nécessairement : *le pistage*. La nécessité à laquelle a été confrontée ce lointain cousin de devoir dorénavant se nourrir, non plus principalement de fruits mais plutôt d'autres animaux l'entourant, aura contribué à faire de lui un tout autre primate. Au point où auront émergés de ces pressions de sélection – et c'est l'hypothèse mise de l'avant par Morizot – ni plus ni moins que les *aptitudes cognitives* que sont les nôtres et qui continuent encore aujourd'hui d'être au cœur des rapports que nous développons avec le monde.

2.3.1 Le rôle du pistage dans le développement des aptitudes cognitives humaines

C'est aux travaux de l'anthropologue Louis Liebenberg que se réfère Morizot afin d'établir cette corrélation entre le pistage et l'émergence des aptitudes cognitives humaines. Essentiellement, les travaux de Liebenberg remettent en question la conception généralement acceptée selon laquelle nos ancêtres préhumains auraient été principalement des chasseurs de *groupe*, armés essentiellement de pierres et de lances. Ses travaux concernant cette question portent sur une technique de chasse, toujours pratiquée actuellement par quelques peuples, notamment par les Koi Bochimans du désert du Kalahari, et qui selon toute vraisemblance, aurait pour origine ce tournant

⁶³ *Ibid.*, p. 206.

singulier de notre histoire évolutive auquel nous faisons allusion. Cette technique se nomme le *persistent hunting*. Tout porte à croire que les caractéristiques des primates de l'époque où la transition de régime alimentaire s'est effectuée ne permettaient pas le succès d'une chasse aussi rudimentaire que celle armée de vulgaires pierres et d'épieux de bois pour abattre le genre de proie qui faisait partie du régime de ces primates, soit de grands ongulés comparables à nos antilopes d'aujourd'hui. Les aptitudes athlétiques et défensives des grands ongulés rendant improbables le fait qu'une telle technique de chasse eut été réalisable à ce moment de notre histoire évolutive.

L'arc et les flèches, bien qu'ils constituent l'arme la plus polyvalente, sont apparus bien plus tardivement : probablement après l'émergence de *Sapiens* (les plus anciens arcs retrouvés datent de 64 000 et 71 000 ans). L'épieu ne peut être lancé efficacement qu'à une dizaine de mètres. Avant l'invention du propulseur et de l'arc, il est improbable que *Homo*, au regard de la vigilance de ses proies, ait pu approcher d'assez près les grands ongulés pour les tuer.⁶⁴

Or, il s'avère que le *persistent hunting* pratiqué par ces chasseurs-cueilleurs du Kalahari permette à *un seul chasseur* de pouvoir abattre un tel animal de très près. Cette technique de chasse, comme son nom l'indique, consiste à poursuivre inlassablement sur de très longues distances et pratiquement toute une journée durant, une même proie qui, une fois épuisée par une telle traque, en vient à être littéralement immobilisée par sa propre hyperthermie et ainsi se livre, simplement exténuée, au chasseur l'ayant dominée au niveau de l'endurance.

En effet, les grands ongulés de la savane disposent de moyens de régulation de la chaleur corporelle induite par l'effort moins efficace sur le long terme que ceux des humains (comme les grands félins, ils disposent de thermorégulation plus efficace pour le sprint). C'est donc en induisant chez

⁶⁴ *Ibid.*, p. 207.

l'animal une hausse de température telle qu'il ne peut plus fuir que le chasseur peut s'en approcher d'assez près pour l'obtenir. La traque dure volontiers huit heures, jusqu'à douze heures dans de rares cas. L'animal est alors achevé, à bout portant, d'un coup de lance dans le cœur.⁶⁵

Ainsi, l'hypothèse de l'émergence de cette technique de chasse, au moment particulier où eut lieu ce tournant évolutif auquel nous faisons allusion plus haut, semble beaucoup plus réaliste et plus ajustée aux moyens réels qui étaient à la disposition de nos ancêtres. Car en effet, tel que nous le souligne Morizot, l'humain est un animal trop lent pour rattraper l'antilope au sprint, mais aussi, « pas assez explosif pour lui bondir dessus comme la panthère, pas assez puissant pour la tuer d'une morsure léonine, pas assez endurant en vitesse pour la fatiguer collectivement et l'achever comme le loup »⁶⁶. Or, non seulement cette hypothèse d'une pression sélective favorisant l'émergence du *persistent hunting* est-elle plus réaliste, mais elle permet de revoir complètement certains mythes entourant l'origine de l'intelligence humaine. La nécessité du pistage sur longues distance, qui est au cœur du *persistent hunting*, serait l'une des principales causes selon cette hypothèse, de l'émergence évolutive des aptitudes cognitives d'*Homo Sapiens* tel que nous le connaissons. Car pour accomplir ce genre de chasse, non seulement faut-il courir longtemps, mais il est encore plus important de pouvoir le faire *dans la bonne direction* :

L'animal poursuivi n'est *pas* en vue du chasseur : tout ce que ce dernier voit, ce sont *ses traces*. De telle sorte que conjointement à la peau nue et au corps du coureur, la sélection naturelle a dû s'appliquer aussi sur les capacités à *ne pas perdre la piste*.⁶⁷

Autrement dit, avec ce changement de régime alimentaire, nos ancêtres se sont retrouvés dans une nouvelle niche écologique dans laquelle leur survie allait dépendre

⁶⁵ *Ibid.*, p. 208.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 207.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 208.

dorénavant d'une certaine aptitude à *la spéculation*. Traquer un animal de cette taille et de cette vitesse implique nécessairement le développement d'aptitude à *lire les signes* de la présence *passée* de l'animal traquée, de déterminer à partir de l'observation soutenue de ces signes la direction probable qu'a prise l'animal et donc, *d'établir des hypothèses* sur l'endroit actuel de l'animal. Sans parler de tout ce que peut receler les différentes traces que peuvent laisser les animaux dans leurs fuites et ce qu'elles peuvent nous apprendre sur leur état (la vitesse de course, l'épuisement éventuel, la manière avec laquelle il s'enfuit, répète-il des patterns, si oui, lesquels). Les pressions que produisent de telles circonstances forgent aussi une certaine capacité de *se mettre à la place de* l'animal traqué ; de savoir prédire quelles peuvent être ses décisions face à telle ou telle autre situation. Bref, ce sont toutes là des aptitudes proprement humaines qui, à suivre cette hypothèse, auraient ainsi émergées de ce passage d'un régime frugivore, qui ne nécessitait aucunement ce genre d'aptitudes, à un régime omnivore à tendance carnivore qui appelait d'autres types de nécessités.

La combinaison éco-évolutionnaire qui fonde notre identité cognitive, de penseurs vivants, est la rencontre en une forme de vie d'un passé de primate social frugivore (sous la forme d'un odorat faible, d'un œil puissant, et d'une théorie de l'esprit affûtée) et de conditions écologiques nouvelles impliquant de nouvelles pressions de sélection : la vie bipède en savane impliquant omnivorie à tendance carnivore, qui *exige* le pistage. C'est là une clé des pouvoirs mentaux de l'animal combinatoire qu'est l'humain.⁶⁸

Ainsi, le genre *Homo*, à cette période charnière de l'histoire de son évolution était inséré, comme il l'a toujours été, dans un réseau de liens l'unissant à son milieu. La particularité de ses liens aura contribué à le façonner d'une manière bien singulière jusqu'à faire émerger des aptitudes qu'à terme il nous semble difficile d'associer à de

⁶⁸ *Ibid.*, p. 209.

telles conditions d'émergence tellement elles sont terre à terre, mais dont l'écologie nous pousse plus que jamais à considérer la validité.

2.3.2 Du pistage à la posture diplomatique

Ces pressions de sélection ayant fait émerger la nécessité du pistage ont aussi indirectement produit d'autres aptitudes chez l'humain. Indirectement, en ce sens qu'il n'y a pas que le travail de la sélection naturelle qui est responsable de l'émergence d'aptitudes particulières chez le vivant. Il faut aussi prendre en compte les phénomènes d'exaptation. Les phénomènes d'exaptation, en théorie de l'évolution, consistent en une adaptation sélective qui, avec le temps, en vient à ne plus remplir les fonctions qui lui étaient initialement attribuées.⁶⁹ Or, certaines aptitudes chez l'humain sont inévitablement le résultat de tels processus d'exaptation. L'une des hypothèses les plus intéressantes que nous propose Morizot dans son ouvrage – et qui est centrale du point de vue du personnage conceptuel que représente le diplomate garou – est celle selon laquelle l'aptitude à la diplomatie qu'on observe chez l'humain serait en fait le produit d'une exaptation des fonctions cognitives qui auraient émergées lors de ce moment charnière de son évolution auquel nous faisons allusion.

La suradaptivité de l'intelligence humaine provient de notre histoire évolutive zigzagante (la combinaison des ancestralités héritées de notre

⁶⁹ L'exemple le plus souvent mobilisé pour illustrer ce type de phénomène est le dévoiement de l'usage thermorégulateur initial des plumes chez les dinosaures vers l'usage de ces mêmes plumes pour le vol chez leurs descendants. Voir à ce propos, l'article devenu référence en la matière de Stephen Jay Gould et Elisabeth S. Vrba : Gould, Stephen J. et Vrba, Elisabeth S., (1982) « Exaptation : A Missing Term in the Science of Form », *Paleobiology*, vol. 8, no. 1, pp. 4-15.

passé sédimenté), et des exaptations complexes qu'elle a induit : primates sociaux, nous sommes des experts en théorie de l'esprit, c'est-à-dire dans l'interprétation de la signification cachée derrière la part visible du comportement de nos congénères. Durant le processus d'hominisation, notre changement de régime vers une omnivorie à tendance carnivore a pu exapater nos théories de l'esprit vers *d'autres esprits* : ceux des animaux à chasser [...] L'absence de spécialisation dans ce régime, qui appelle à trouver toujours de nouvelles sources de nourriture dans les biotopes nouvellement explorés, comme on voit chez le corbeau ou le renard, nous a orientés vers cette acquisition d'une intelligence apte à interpréter le comportements des autres vivants, à formuler la clé de leurs manières propres de plier la vie, à déchiffrer leur *code*.⁷⁰

Tout se passe donc comme si, dans notre histoire évolutive, une série de pressions entremêlées à des dispositions acquises par le passé auraient lentement et progressivement ouvert et permis l'émergence d'une aptitude à *l'interprétation du comportement*, d'une part de celui nos propres congénères mais d'autre part, et par la suite, des autres formes de vie nous entourant. Une telle aptitude érigée en caractère propre d'une espèce, en l'occurrence la nôtre, confère, force est d'admettre, un avantage certain d'un point de vue évolutionnaire. Développer une plus grande capacité que les autres espèces à comprendre leurs comportements permet de prédire avec une plus grande précision leurs habitudes et leurs réactions et c'est probablement l'une des aptitudes ayant contribué à faire d'*Homo Sapiens* l'*apex predator* qu'il est devenu. Toutefois, il peut être tout à fait juste de parler dans ce cas-ci d'une certaine forme de *pouvoir* qu'a acquis *Homo Sapiens* sur les autres espèces. Mais comme tout pouvoir, celui-ci peut être dirigé en amont par différentes éthiques. Et c'est là qu'une certaine responsabilité nous incombe, en tant qu'espèce ayant acquis ce pouvoir de se projeter et d'interpréter le comportement des autres espèces.

Nous pouvons en effet instrumentaliser ce pouvoir pour affirmer notre suprématie sur le vivant, *ou* considérer à l'inverse que posséder ces

⁷⁰ *Ibid.*, p. 232-233.

compétences diplomatiques n'est pas un privilège qui permet de s'ériger *au-dessus* du règne animal, mais une *responsabilité*, qui nous intime de mettre en place une diplomatie non destructrice, vouée à réinvoquer des mutualismes anciens, et à en imaginer et mettre en place de nouveaux.⁷¹

Ainsi, cette figure du diplomate garou est centrale pour qui veut améliorer les rapports que nous développons avec le reste du vivant et du monde. L'insistance de Morizot sur le fait que de telles aptitudes diplomatiques sont le fruit d'une histoire co-évolutive avec de multiples d'autres espèces ne peut que cultiver l'humilité face au phénomène qu'est le vivant. Nous aurons l'occasion de voir dans le cadre du chapitre suivant, où nous prolongerons la pensée de Baptiste Morizot, quelles formes peuvent prendre ces éthiques plus à même d'orienter ce pouvoir émergeant du processus évolutionnaire nous ayant façonné en tant qu'espèce.

Mais pour l'instant, il nous est possible de constater et de conclure, avec ces développements du second chapitre, en quoi l'ontologie relationnelle qu'a mis en lumière Uexküll se manifeste en effet dans l'exemple de *Canis Lupus*. Cette espèce était bel et bien insérée dans les réseaux millénaires de liens dont était composé cet écosystème que forme le Parc national de Yellowstone. Toutefois, force est d'admettre que le geste théorique d'inclure à cette ontologie relationnelle uexkullienne une sensibilité à l'historicité et à l'évolutionnisme est salutaire et nécessaire. Comme nous l'avons démontré, ce geste ouvre même la possibilité, une fois appliqué à *Homo Sapiens*, de nous réinscrire au sein d'un environnement duquel nous nous étions nous-mêmes à vrai dire, en tant que civilisation, extirpé. Voyons voir, maintenant, avec ce qui suit, quelles peuvent être les répercussions philosophiques de cette réinscription de

⁷¹ *Ibid.*, p. 236.

l'humanité au sein de ces liens et de ces réseaux d'interdépendances qui l'auront, au final, toujours définie.

CHAPITRE III

L'ONTOLOGIE RELATIONNELLE COMME REMPART AU POSTHUMANISME : LA PENSÉE DE BAPTISTE MORIZOT

« Nous avons certes plus de droits, plus de ressources, plus de matières, mais nous sommes étrangement malheureux et toxiques pour le monde. Notre hyper attention envers l'humain semble nous rendre toxiques pour la terre et les humains futurs. Il ne faut pas aimer moins l'humain, mais mieux : pour ce qu'il *est* ; c'est-à-dire un *nœud* de relations avec le vivant »

Baptiste Morizot

Le nouveau matérialisme représente un tournant théorique en sciences sociales et en philosophie. Un tournant, en ce sens qu'une commune volonté de dépassement de ce qui les précède est observable chez ces *néo*-matérialistes. Cette tendance marquée depuis les années 90 se veut ainsi une tentative de dépasser un dualisme persistant – et problématique selon ses représentants – provenant d'une tradition de pensée largement associée à la modernité et à l'humanisme. Ce dualisme peut prendre différentes formes mais ces nombreuses formes dérivent toutes d'une scission extrêmement structurante dans le champ de la pensée moderne à savoir celle qui oppose *nature* et *culture*. Face à ce que plusieurs *néo*-matérialistes désignent comme étant un excès

d'anthropocentrisme de la production théorique des sciences sociales, une volonté claire et assumée de faire une plus grande place aux non-humains au sein des édifices théoriques scientifiques s'affirme d'un bout à l'autre de cette tendance. Généralement prompt à critiquer une préoccupation excessive envers les analyses en termes de langage, de discours ou encore d'épistémologie dans le champ des sciences sociales en raison de leur ancrage excessif dans des réalités seulement humaines, ce nouveau matérialisme donne forme à des propositions théoriques sortant du carcan anthropocentrique qui tentent donc d'aménager un espace pour introduire du *non-humain* au sein de nos cadres de pensée *trop humains*. Ce matérialisme a ceci de nouveau qu'il propose une nouvelle approche de la matière. D'une matière passive et n'étant sujet qu'à des forces extérieures à elle-même de tradition moderniste, l'on passera avec le nouveau matérialisme à une matière ayant une certaine forme d'autonomie. À ce propos, c'est ainsi que définissent Samantha Frost et Diane Coole cette nouvelle conception néomatérialiste de la matière :

For materiality is always something more than mere matter : an excess, force, vitality, relationnality, or difference that renders matter active, self-creative, productive, unpredictable. [...] Conceiving matter as possessing its own modes of self-transformation, self-organization, and directedness, and thus no longer as simply passive or inert, disturbs the conventional sense that agents are exclusively humans who possess the cognitive abilities, intentionality, and freedom to make autonomous decisions and the corollary presumption that humans have the right or ability to master nature.⁷²

Dans ce qui suit, nous voudrions explorer deux propositions qui s'inscrivent au sein de cette nouvelle tendance et apporter un éclairage critique permettant d'entrevoir une voie de sortie des excès de l'anthropocentrisme que soulève à juste titre le nouveau

⁷² Coole, Diana et Frost, Samantha (2010), *New Materialisms: Ontology, Agency and Politics*, Duke University Press, pp. 9-10.

matérialisme, mais sans toutefois verser dans l'apologie de propositions, qui par leur rejet parfois excessif de cet anthropocentrisme problématique, aboutissent de façon regrettable à des conclusions de nature posthumanistes.

Nous procéderons en deux temps. D'abord, nous présenterons la proposition de Jane Bennett qui est sans aucun doute l'une des figures de proue du nouveau matérialisme. Son ouvrage *Vibrant Matter : A Political Ecology of Things*, paru en 2010, a eu un écho important et continue encore de susciter plusieurs débats au sein de différentes disciplines. Le dévoiement qu'elle effectue de l'usage communément admis du concept d'agentivité pour l'appliquer à des entités non-humaines, voir même à toutes formes de matière, participe à faire de sa proposition théorique une sorte d'expression paradigmatique du nouveau matérialisme qui nous sera fort utile dans le contexte de notre démonstration.

Par la suite, tout en soulignant la pertinence du geste théorique de Bennett qui cherche à aménager une plus grande place aux non-humains au sein de nos édifices théoriques, nous voudrions dans un deuxième temps, attirer l'attention sur quelques errances à éviter pour qui veut se lancer dans un tel projet de réaménagement théorique. Le posthumanisme dans lequel versent plusieurs de ces propositions néomatérialistes – ce qui est particulièrement le cas de la proposition de Bennett – nous apparaît en ce sens un sérieux écueil à éviter. À cet égard, nous aimerions ainsi faire appel aux travaux de Baptiste Morizot qui, sans s'inscrire directement au sein du nouveau matérialisme, propose une pensée qui aménage une place plus qu'importante aux non-humains, que ce soit les communautés biotiques ou les conditions abiotiques, sans verser toutefois dans un posthumanisme où l'agentivité se retrouve au final partout et nulle part à la fois. Son approche plurielle alliant philosophie, théorie de l'évolution, écologie et éthologie contribue à faire de sa proposition une alternative intéressante pour qui veut sortir du carcan anthropocentrique de la pensée humaniste sans tomber dans un posthumanisme déroutant. Son insistance à faire de l'humain le *produit des*

interdépendances que la pensée écologique contemporaine révèle permet en quelque sorte de sortir de ce qu'il considère comme un faux problème : soit le choix devant lequel nous a mis la modernité entre l'*écologie* et l'*humanisme*. Bien loin de devoir choisir l'un ou l'autre de ces termes, il nous amène à redécouvrir plutôt en quoi l'un ne peut se penser, à vrai dire, sans l'autre.

3.1 Le nouveau matérialisme de Jane Bennett

L'ouvrage de Jane Bennett, *Vibrant matter : A political ecology of things*, s'ouvre sur une volonté affirmée de s'attaquer à cette habitude toute moderne et dépassée selon elle, de distinguer et séparer ontologiquement le vivant (*life*) et la matière (*matter*). Elle prévient le lecteur d'entrée de jeu de ce qu'elle compte faire de ces deux catégories qui lui posent problème à plusieurs égards :

I will turn the figures of « life » and « matter » around and around, worrying them until they start to seam strange, in something like the way a common word when repeated can become a foreign, non sense sound.⁷³

C'est en effet à un travail de déconstruction des concepts – voir de destruction de ceux-ci – qu'elle nous convie avec cet ouvrage. Pour elle, comme pour la plupart des néomatérialistes, ces catégories opposées que nous avons héritées d'une tradition de pensée associée à la modernité sont devenus avec le temps – et plus particulièrement en raison des progrès de la connaissance scientifique du monde – désuètes et

⁷³ Bennett, Jane (2010), *Vibrant Matter : A Political Ecology of Things*, Duke University Press, p. vii.

inopérantes. Elles correspondent en quelque sorte au monde qui les a vu naître, soit un monde où la théorie newtonienne était la référence paradigmatique en science et où le cartésianisme du point de vue de la théorie de la connaissance était maître. Le nouveau matérialisme appelle simplement à une mise à jour de ces concepts qui sont pour ainsi dire associés à un état des connaissances qui ne correspond plus à celui qui prévaut actuellement. C'est d'ailleurs de cette manière que Diana Coole et Samantha Frost nous présentent les choses dans l'introduction de leur ouvrage collectif consacré à cette nouvelle mouture du matérialisme :

[...] theoretical physics's understanding of matter is now a long way from the material world we inhabit in our everyday lives and that it is no longer tenable to rely on the obsolete certainties of classical physics as earlier materialists did.⁷⁴

Et l'une des catégories qui écopera suite à cette refonte conceptuelle qu'appelle de ses vœux le nouveau matérialisme – avec à ses côtés celle de *vie*, de *matière* ou encore d'*agentivité* – est celle de *subjectivité*. En ce qui concerne Bennett, bien qu'il n'en soit fait mention directement qu'à quelques reprises dans son ouvrage, ses travaux à ce propos participent à redéfinir totalement cette catégorie toute moderne qu'est la subjectivité. Le travail qu'elle effectue pour restituer l'agentivité à la matière sous toute ses formes participe à transformer complètement la nature de l'agentivité qui s'exprimait sous la figure du sujet moderne. L'agentivité dont il est question ici en est une complètement transformée par le travail de Bennett. Le changement réside dans la manière de la concevoir : non plus, comme c'est le cas d'un point de vue moderne, « comme une modalité de l'agir – d'une espèce, d'un écosystème ou d'une société humaine – en vertu de comportements encadrés et mus par des régularités naturelles (ou culturelles) [...] mais en vertu de modes d'existence, de présence et d'énonciation

⁷⁴ *Op. cit.*, Coole et Frost, p. ix.

(d'expression) éminemment contextuels et interactionnels ». ⁷⁵ C'est en travaillant à élargir conceptuellement l'espace disponible pour insérer de l'agentivité au sein de ce qu'elle définit comme des « non-sujets » que justement la figure du sujet moderne se retrouve transformée négativement ou indirectement. Cette approche déconstructive indirecte de la subjectivité s'explique par une posture critique à l'égard de toutes les tentatives passées de définition de la subjectivité humaine. Le principal problème à ses yeux relève de la manière avec laquelle la philosophie et les sciences sociales ont toujours abordé cette question. La voici à ce propos :

The philosophical project of naming where subjectivity begins and ends is too often bound up with fantasies of a human uniqueness in the eyes of God, of escape from materiality, or of mastery of nature; and even where it is not, it remains aporetic or quixotic endeavor. In what follows the otherwise important topic of subjectivity thus gets short shrift so that I may focus on the task of developing a new vocabulary and syntax for, and thus a better discernment of, the active powers issuing from nonsubjects. I want to highlight what is typically cast in the shadow: *the material agency or effectivity of nonhuman or not-quite-human things*. ⁷⁶

Elle entend donc redéfinir ontologiquement le non-humain tout autant que l'humain en révélant la part d'agentivité que peut détenir toute forme de matière au sens large du terme. La subjectivité dans son acception moderne étant remise en cause dans le processus, l'autre du sujet, l'objet, se verra lui aussi sérieusement transformé par le travail de Bennett. En fait, c'est autour des objets – tant de notre rapport à ceux-ci que de leur agentivité et du type d'ontologie qui leur convient – que la plus grande part de son travail de déconstruction conceptuelle se déroulera.

⁷⁵ Manceron, Vanessa (2016), « Exil ou agentivité ? Ce que l'Anthropologie fabrique avec les animaux », *L'année sociologique*, vol. 66, p. 289.

⁷⁶ *Op. cit.*, Bennett, p. ix.

3.1.1 Les objets : ces entités dépassées

À ses yeux, les objets ne sont plus ce qu'ils ont toujours été et ce que la modernité en a toujours fait, en l'occurrence : des entités passives, sujettes à des forces extérieures, incapables d'être leur propre cause. C'est précisément cette conception mécanique de la matière et des objets que Bennett vise à déconstruire dans son ouvrage :

I look at how found objects [...] can become vibrant things with a certain effectivity of their own, a perhaps small but irreducible degree of independence from the words, images, and feelings they provoke in us. I present this as a liveliness intrinsic to the materiality of the thing formerly known as an object.⁷⁷

Son projet est provocateur car il vise – par cette déconstruction / destruction du concept d'objet – à nous amener à considérer la matière dont est formé tout objet sans médiation aucune de la part du sujet observant. C'est sans conteste, l'un des axes de sa proposition le plus dérangeant au regard de la tradition de pensée moderniste. Pour ce faire, elle attirera notre attention sur cette capacité que détient toute chose de *vibrer* d'elle-même, *d'agir en tant qu'agent ou force*⁷⁸ et non plus en tant qu'unique blocage à une force extérieure à elle-même. L'un des concept-clé de sa proposition et qui viendra appuyer cet aspect *vibrant* de la matière est celui de « thing-power » et le premier chapitre de *Vibrant Matter* lui est entièrement consacré.

Le chapitre s'ouvre sur une scène dont les principaux protagonistes sont issus d'un vulgaire tas de déchet (*pile of trash*). Une paire de gant, du pollen, un rat mort, le bouchon d'une bouteille de plastique et un bout de bois, sont tous conviés à cette scène

⁷⁷ *Ibid.*, p. xvi.

⁷⁸ *Ibid.*, p. xviii.

et l'autrice leur réserve un rôle qu'ils n'ont pas eu l'occasion de jouer auparavant, soit celui d'*actant*. Bennett écrit ces pages attablée à la fenêtre d'un café de Baltimore et ces différents objets qu'elle aperçoit à l'extérieur perdent progressivement leur statut d'objet pour devenir toute autre chose. Cette transformation, qui est à la fois, nous dit-elle, le fruit d'une attention particulière de sa part – « a certain anticipatory readiness »⁷⁹ – et du hasard de l'assemblage formé par toutes ces choses, aura des conséquences ontologiques certaines sur ces objets sortis de nulle part.

When the materiality of the glove, the rat, the pollen, the bottle cap, and the stick started to shimmer and spark, it was in part because of the contingent tableau that they formed with each other, with the street, with the weather that morning, with me. For had the sun not glinted on the black glove, I might not have seen the rat; had the rat not been there, I might not have noted the bottle cap, and so on. But they *were* all there just as they were, and so I caught a glimpse of an energetic vitality inside each of these things, things that I generally conceived inert. In this assemblage, *objects* appeared as *things*, that is, as vivid entities not entirely reducible to the contexts in which (human) subjects set them, never entirely exhausted by their semiotics.⁸⁰

Pour que le processus où tous ces *objets* deviennent des *choses* advienne, l'attention de Bennett s'est déplacée. Des objets pris séparément les uns par rapport aux autres, elle nous amène à considérer *l'assemblage* que tous ces objets formaient en cet après-midi estival devant ce café où elle écrivait ces lignes. Ce concept *d'assemblage*, qu'elle emprunte à l'imposante trousse conceptuelle que forment les pensées de Deleuze et Guattari, sera central pour elle. Il lui permettra d'aménager cet espace hors-sujet destiné à une forme d'agentivité transformée et plus à même de satisfaire aux exigences néo-matérialistes. L'agentivité ne sera plus de l'ordre uniquement des sujets, mais dorénavant elle sera élargie pour comprendre tout type d'assemblage formé d'humains

⁷⁹ *Ibid.*, p. 5.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 5.

et de non-humains. En s'inscrivant dans un héritage spinoziste, où chaque corps (qu'il soit humain ou non) est davantage affecté en tant qu'il affecte davantage d'autres corps, Bennett fait passer le principal foyer d'émergence de l'agentivité des sujets aux assemblages qui sont formés tant d'entités humaines que non-humaines.

[...] bodies enhance their power *in or as a heterogenous assemblage*. What this suggests for the concept of *agency* is that the efficacy or effectivity to which that term has traditionally referred becomes distributed across an ontologically heterogenous field, rather than being a capacity localized in a human body or in a collective produced (only) by human effort.⁸¹

En tant que l'agentivité se déplace ainsi du territoire subjectif humain au territoire des assemblages humains - non-humains, les objets se transforment et deviennent ainsi du même coup ce qu'elle désigne comme étant des « thing-power ». Le pouvoir – concept on ne peut plus associé aux humains du point de vue des Modernes – n'est plus dès lors réservé à la seule humanité. Il peut très bien être utilisé pour caractériser l'action de non-sujets, tels que ceux qu'elle énumérait plus tôt dans l'exemple du café.

C'est à ce moment de sa démonstration, grâce à cet espace théorique nouvellement créé, qu'elle peut ainsi se déplacer sur le terrain de la théorie politique – car elle nous convie tout de même, ne l'oublions pas, avec *Vibrant Matter*, c'est le sous-titre de l'ouvrage : à une « écologie *politique* des choses ». L'objectif ultime de sa proposition théorique étant de jeter les bases d'une nouvelle forme d'analyse politique pouvant mieux rendre compte des contributions des actants *non-humains*⁸². Devant ces nouvelles entités qui ne sont plus des objets mais bien des « thing-power », il devient dès lors possible au travers cette nouvelle forme d'analyse de doter d'un pouvoir propre ces objets devenus « thing-power ». Bien qu'elle soulève qu'une gradation de ce pouvoir est observable

⁸¹ *Ibid.*, p. 23.

⁸² Notre traduction : « [...] to sketch a style of political analysis that can better account for the contributions of nonhuman actants. », *Ibid.*, p. x.

d'une entité à l'autre, force est de constater que l'analyse de Bennett demeure à ce stade, sans approfondir nécessairement l'idée d'une gradation de ce pouvoir nouvellement distribué.

Of course, to acknowledge nonhuman materialities as participants in a political ecology is not to claim that everything is always a participant, or that all participants are alike. Persons, worms, leaves, bacteria, metals, and hurricanes have different types and degrees of power, just as different persons have different types and degrees of power, different worms have different types and degrees of power, and so on, depending on the time, place composition, and density of the formation.⁸³

Ainsi, les divers exemples de non-sujets devenant des actants à un niveau politique qu'elle mobilisera dans son ouvrage – le réseau électrique, le métal, etc. – seront pour elle autant d'occasions de confirmer et raffermir cette posture qui sort radicalement du cadre humaniste et moderne où le sujet humain est historiquement et d'ordre général dépeint comme étant roi et maître détenteur de toute forme d'agentivité.

Force est d'admettre que cette volonté, tout à fait présente chez Bennett, d'ébranler cette conception moderniste faisant de l'humanité la forme de vie ayant la plus grande valeur est tout à fait salutaire dans le contexte qu'est le nôtre. La crise écologique et son corollaire – la transformation et l'ébranlement des relations entre toutes les formes de vie qui sont à la base des écosystèmes terriens depuis des millénaires – appelle directement une telle remise en cause. L'attitude conquérante et dominatrice de l'humain envers la nature a produit son lot de problèmes écologiques et il est plus que temps de repenser ce rapport nous unissant à ce qui nous entoure. Des propositions comme celle de Jane Bennett sont donc tout à fait à propos dans ce contexte bien

⁸³ *Ibid.*, p. 108-109.

particulier ; mais comme nous aimerions tout de même le soulever dans ce qui suit, certaines précautions semblent s'imposer.

3.2 Dérive posthumaniste du nouveau matérialisme

Le nouveau matérialisme, comme nous venons de le constater chez Bennett, est marqué par un retour à l'ontologie. L'ontologie dont se réclame les différents représentants du nouveau matérialisme peut être dite de type *relationnel*. Toutefois, plusieurs manières de saisir cette relationnalité s'exprime de part et d'autre du mouvement. Par exemple, en choisissant de redistribuer l'agentivité à toute forme de matière quelle qu'elle soit, Bennett transpose cette relationnalité à un niveau davantage métaphysique voire ahistorique. L'aspect situé et empirique des relations est laissé de côté dans sa proposition en faveur d'une certaine forme d'*holisme* où tout objet quel qu'il soit est traversé par la même force qui traverse la matière – depuis toujours et pour toujours – considérée dans son ensemble. En ce sens, très peu de place, pour ne pas dire aucune, est laissé aux différences entre agentivité humaine et agentivité non-humaine. Le pôle détenant le pouvoir d'agentivité est dépeint chez Bennett comme relevant d'assemblages formés de différentes entités humaines autant que non-humaines voire même uniquement de matière en tant que telle. Ce déplacement de l'agentivité *par-delà* l'humain a pour conséquence de rendre caduque toute tentative d'historiciser ou de situer socialement ou empiriquement les conditions d'émergence de l'agentivité ; en ce qu'elle est transférée à des forces d'ordre métaphysiques et ahistoriques.

Even if she refers to differences, she does not conceptualize social relations or structures that have historically developed, and which constitute and regulate forms of practice and action. The general problem here is that

agency is transferred to anonymous, meta-historical forces like matter and life, and this means that social relations and the practices they result from cannot be adequately analyzed.⁸⁴

Non seulement aucune place n'est faite à des analyses qui viendraient distinguer et conceptualiser les différences entre l'agentivité humaine et non-humaine, mais comme le soulève Susanne Lettow, « neither can we conceptualize differences or relations of power and domination *among humans* »⁸⁵. On se retrouve ainsi, avec ce que nous propose Bennett, devant une homogénéisation des distinctions en terme d'agentivité qui pose d'énormes problèmes en termes d'analyse socio-historique non seulement lorsque vient le temps d'analyser les relations *humains - nature* ou *humains - non-humains* mais tout autant en ce qui concerne simplement les relations entre humains. Puisque les distinctions demeurent non-formulées, la pensée de Bennett culmine en une proposition posthumaniste où l'humain est relégué au rang de partie d'un ensemble ou d'un sous-ensemble ; ou simplement comme étant au final, un assemblage – voire assemblage d'assemblages – devenant la simple expression d'une force le dépassant complètement. Le danger dans de telles approches aux relents posthumanistes réside en la subsumption de l'humain – voir de tout type d'actant – sous une force vitale qui englobe la totalité de l'être et qui, du même coup, s'y confond.

Devant un tel constat, il nous semble tout à fait à propos de se donner les moyens de distinguer, parmi ces nouvelles propositions théoriques s'adossant à des ontologies relationnelles, celles qui insistent sur l'aspect métaphysique et ahistorique du lien unissant toute forme d'être, de celles qui mettent plutôt de l'avant l'aspect toujours spécifique et situé des relations. Autrement dit, et comme le souligne Susanne Lettow,

⁸⁴ Lettow, Susanne (2017), « Turning the turn: New materialism, historical materialism and critical theory », *Thesis Eleven*, vol. 140, p. 111.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 111.

il faut savoir faire la distinction entre des approches « qui traitent la matière, la nature ou le vivant en tant que totalité a-historique et celles qui adressent la spécificité sociétale des rapports entre les humains et la nature tout autant que les différentes formes de connaissances pouvant être appliquées à la nature »⁸⁶. Et comme nous voudrions le démontrer dans ce qui suit, il nous semble permis d'associer la pensée de Baptiste Morizot à la seconde alternative de Lettow. L'ontologie relationnelle mise de l'avant par ce philosophe du vivant propose justement une voie de sortie intéressante aux problèmes posés par les approches posthumanisantes comme celle de Bennett que nous venons de soulever.

3.3 Baptiste Morizot : entre humanisme et écologie

La proposition de Baptiste Morizot que nous avons explorée en partie dans le chapitre précédent, a ceci d'intéressant qu'elle permet de prendre acte théoriquement des problèmes que pose la crise écologique actuelle sans toutefois tomber dans ce posthumanisme que révèle la pensée de Jane Bennett. Alors que les excès d'anthropocentrisme de la pensée humaniste amènent les néomatérialistes comme Jane Bennett à étendre à la matière sous toute ses formes l'agentivité qui était réservé uniquement aux sujets humains, Baptiste Morizot effectuera plutôt un travail de *réinsertion* de cette agentivité dont sont dotés les sujets humains au cœur de ce qui l'a produite historiquement – comme de ce qui la produit encore et toujours – soit un

⁸⁶ Notre traduction : « [...] which treat matter, nature or life itself as a supra-historical totality, and approaches that adress the specific societal constellations of human-nature relations as well as the contested forms of nature knowledge. », *Ibid.*, p. 111.

réseau d'interdépendances et de relations avec le reste du vivant et les conditions abiotiques. Ainsi, en resituant convenablement le lieu d'émergence de cette agentivité, c'est-à-dire en la situant empiriquement et historiquement, il est possible de penser un humanisme qui est en droite ligne avec les impératifs que posent les avancées des sciences écologiques contemporaines. Cet humanisme, tel que Morizot le définit, en est un de type *relationnel*, en tant qu'il s'adosse à une ontologie relationnelle du type de celle que nous avons présenté dans le chapitre précédent. C'est à cet humanisme que nous voudrions consacrer les pages qui suivent car il nous semble constituer un excellent rempart aux dérives posthumanistes observables actuellement dans une partie de la production théorique des sciences sociales qui tente d'intégrer et de faire une place aux problématiques d'ordre écologique et environnemental.

3.3.1 L'humanisme relationnel de Baptiste Morizot

C'est de la philosophie dont part Morizot pour jeter les bases de son approche à ce propos. Sa proposition repose sur ce qu'il définit comme un *réalisme des relations*. Ce dernier stipule que « [...] ce qui est le plus réel dans le réel, ce ne sont pas les termes qu'on isole par la perception et la pensée (les individus), mais les relations dynamiques qui constituent ces termes dans un processus d'individuation. »⁸⁷

Et pour nous amener à concevoir totalement ce qu'implique une telle proposition, Morizot mobilisera les travaux d'un philosophe qui a fait du concept d'individuation un élément central de sa pensée, à savoir Gilbert Simondon. Ce qui interpelle

⁸⁷ Morizot, Baptiste (2018), « L'écologie contre l'humanisme », *Essais*, vol. 13, p. 107.

particulièrement Morizot chez Simondon c'est le refus du philosophe de la séparation logique classique entre terme et relation. Loin de les penser séparément, terme et relation sont plutôt à penser comme étant les deux faces d'une même pièce. Aucun être, chez Simondon, nous dit Morizot, « n'est en relation avec d'autres êtres, car cela impliquerait qu'il préexiste comme terme, secondairement mis en relation, ou à tout le moins que l'on puisse l'isoler de sa relation pour le considérer séparément »⁸⁸.

Ce que Simondon nous invite à saisir réside en ce que la valeur ontologique que l'on attribue aux individus d'ordre général, une fois passé au crible de sa philosophie, revienne à la relation. Dans un tel scénario, l'individu, nous dit Simondon, « au lieu d'être conçu comme une substance ou un être précaire aspirant à la substantialité, doit être saisi comme le point singulier d'une infinité ouverte de relations. »⁸⁹ Le revirement est total par rapport à la conception *substantialiste* de l'individu car il devient, dans un tel cadre renouvelé, *l'être de la relation* :

Individuation et relation sont inséparables ; la capacité de relation fait partie de l'être, et entre dans sa définition et dans la détermination de ses limites : il n'y a pas de limite entre l'individu et son activité de relation ; la relation est contemporaine de l'être.⁹⁰

Ce sont ces développements de la pensée simondienne qui amène Morizot à souligner la gravité de ce qu'il définit comme étant l'*erreur chosiste* de notre civilisation – en lien direct avec cette métaphysique des termes abordée précédemment dans le second chapitre – soit celle d'avoir réservé à *tort* la valeur ontologique aux termes uniquement :

Nous aurions fait du cas marginal, le plus pauvre, le modèle de l'être ; nous aurions occulté à la marge la réalité la plus omniprésente, qui est

⁸⁸ *Ibid.*, p. 108.

⁸⁹ Simondon, Gilbert (1964), *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Million, Grenoble, p. 506.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 143.

relationnelle. [...] Il y a une extraordinaire difficulté cognitive à décoder l'expérience en terme relationnels, et à désapprendre ou minimiser les réflexes chosistes.⁹¹

Et c'est d'ailleurs à se libérer de cette extraordinaire difficulté que s'attarde Morizot dans l'ensemble de son œuvre. Toutefois, en tant que l'individu, avec l'apport de la philosophie de Simondon, devient l'expression de la valeur ontologique de la relation, on est toujours dans un cadre rappelant celui que nous proposait Bennett. Principalement en raison du fait que l'ontologie de la relation que propose Simondon possède une dimension *strictement* philosophique et que, pour le dire autrement, son ancrage empirique et historique reste à faire. C'est une fois appliqué à des champs de pensée spécifiques, « qu'elle s'avère surtout extraordinairement éclairante »⁹² nous dit Morizot en parlant de la philosophie simondienne, et c'est précisément en ce sens qu'il fera appel à la pensée écologique contemporaine.

3.3.2 L'apport des éthiques *évo-écologiques*

Ainsi, l'ontologie relationnelle de type simondienne auquel se réfère Morizot, en tant que premier temps de sa proposition, lui permet donc dans un second temps, de lui insuffler une part d'écologie et de concrétude. Il le fera au travers la référence à certaines éthiques écocentriques bien connues dans le champ de la pensée écologique actuelle. Morizot distingue deux tendances au sein de ce courant. Une première tendance qui comprend en son sein des éthiques qui viennent adosser leur proposition

⁹¹ *Op. cit.*, Morizot, « L'écologie contre l'humanisme », p. 109.

⁹² *Ibid.*, p. 110.

à une ontologie relationnelle de type *mystique* (principalement des propositions issues de la *deep ecology*) ; et une seconde tendance au travers de laquelle se manifeste une ontologie relationnelle se focalisant sur l'aspect *situé* des relations que Morizot qualifie d'éthiques *évo-écologiques*. Et c'est cette dernière tendance qui l'intéressera tout particulièrement.

Ces éthiques évo-écologiques seront pertinentes à ses yeux en tant que leur principe directeur peut être formulé ainsi :

Ce qui constitue l'essence d'un être (ce sans quoi une chose ne serait pas cette chose), c'est le processus historique de ses relations : si les relations se transforment, il se transforme ; si elles disparaissent, il disparaît ou se transforme.⁹³

Morizot retrouve une telle approche chez des théoriciens écologistes et éthiciens tel que Paul Sheppard et John Baird Callicott. Il oppose la pensée de ces deux éthiciens écologistes à l'approche mise de l'avant par la *deep ecology*, dont la pensée du philosophe Arne Naess constitue l'expression paradigmatique.

Ce qu'il reprochera aux approches relevant de la *deep ecology* – reproches qui peuvent tout autant s'appliquer à la proposition néomatérialiste de Jane Bennett – réside en ce qu'elles *négligent la dimension historique* des relations et qu'elles *surévaluent leur dimension holistique*. L'erreur de la *deep ecology* et de ses représentants réside en ce qu'ils font reposer leurs éthiques sur des ontologies de type *substantialiste*, et ce, malgré leurs allégeances écologistes. En ce sens qu'ils postulent une *nature totalisante* installée au-dessus de tous les êtres et que cette totalité devient le sujet moral au cœur de leurs propositions éthiques. De telle sorte que, bien que nous sommes en présence d'une éthique avec pour fondement une approche foncièrement *écologique*, au final,

⁹³ *Ibid.*, p. 109.

ces propositions reposent tous sur « une plateforme métaphysique postulant une ontologie des termes »⁹⁴. Et ce, précisément en tant qu'en dernière instance, c'est la totalité – en tant qu'ensemble *unique* et *tout substantiel* – qui devient la seule référence au détriment d'une ontologie des relations constitutives qui pourraient venir informer de telles approches.

Une approche plus en concordance et plus respectueuse d'une ontologie des relations tel que Sheppard et Callicott le mettent de l'avant, et incidemment incluant celle de Morizot, aurait plutôt à cœur de se centrer, non pas sur « les ensembles holistiques que sont les entités écologiques, mais sur les relations constitutives à *chaque fois précises* entre les humains, les biocénoses et les biotopes »⁹⁵. Ainsi, la valeur ontologique ultime échouerait, dans un tel cadre, aux relations constitutives toujours *historiquement et empiriquement situées* et non pas à une totalité abstraite pensée sous la forme d'une substance.

En tant que ce sont les relations toujours historiquement et empiriquement situées qui deviennent le point focal de telles approches, les questions d'ordre moral et éthique que soulève la cohabitation entre diverses espèces, incluant la nôtre, sont transformées par un tel état de fait. À partir du moment où les relations sont pensées comme étant premières d'un point de vue ontologique, ce qui soulève problème ne relève plus d'un terme ou d'un autre, mais bien de *la nature des relations que développent ces termes*. Comme le souligne Morizot, de ce point de vue :

La question n'est plus de prendre le tout comme patient moral. Il s'agit de prendre certaines relations, dont la mutilation mutile les termes, comme

⁹⁴ *Ibid.*, p. 112.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 113.

objets de l'éthique, comme lieu d'une éthique attachée à vivifier les relations pour vivifier les termes.⁹⁶

Et c'est là que réside toute l'originalité de l'approche évo-écologique proposée par Morizot. Elle exige le recentrement de notre attention sur ce qui a réellement de la valeur d'un point de vue *ontologique* et *écologique*. C'est-à-dire les relations historiquement et empiriquement situés, et non pas, tel que le stipule les propositions substantialistes, les termes pris séparément – que ce soit les individus en chair et en os ou les entités holistiques tel que Gaïa ou la Nature :

L'écocentrisme bien compris ne se centre pas sur les ensembles holistiques que sont les entités écologiques, mais sur les relations constitutives à chaque fois précises entre les humains, les biocénoses et les biotopes, la Terre et le Cosmos, dans un tissu de relation que vise le préfixe *éco*.⁹⁷

3.4 Un humanisme renouvelé au crible de l'ontologie relationnelle

Ainsi, une fois recentrée la focale sur ce qui réellement produit les êtres quels qu'ils soient, il est possible de voir en quoi, l'humanisme n'est pas un problème en soi. Le problème réside plutôt en notre incapacité de sortir d'une conception *substantialiste* de l'humanisme pour inscrire l'humanité en ce qui la définit réellement, soit le réseau de relations qui l'a produite et continue encore aujourd'hui de le faire.

L'erreur de l'humanisme historique n'est pas d'avoir décentré la focale métaphysique depuis le lien de l'humain à Dieu, vers l'humain dans sa

⁹⁶ *Ibid.*, p. 113.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 113.

finitude à la surface du monde. C'est d'avoir défini cet humain par soustraction, auto-extraction et distinction à l'égard du reste du vivant et du monde, comme un Terme ontologique, substantiel et séparé, induisant le huis clos anthroponarcissique qu'on appelle la Modernité.⁹⁸

L'appel lancée par Morizot, et par plusieurs écologistes contemporains, manifeste l'importance d'un renversement complet de la carte métaphysique sur laquelle se déploie l'humanité depuis trop longtemps. Le posthumanisme sur lequel aboutit différentes propositions récentes – telle que l'écologie politique de Jane Bennett – a justement ceci de problématique en ce qu'il détourne notre attention du problème réel. La volonté de sortir de l'anthropocentrisme est salutaire, mais le rejet pur et simple de l'humanisme pose problème en ce qu'il rate son essence même.

Il nous est donc permis de voir et de conclure, qu'avec ce qui précède, l'humanisme bien compris en est un de type relationnel et non substantialiste, où les relations sont premières par rapport aux termes et où l'humanité n'échappe pas à la valeur ontologique des relations que révèlent la pensée écologique.

Autrement dit, le problème de l'humanisme substantialiste et de l'anthropocentrisme en découlant n'est pas d'avoir fait de l'humanité une exception. Elle en est bien une, comme toute autre forme de vie peut l'être d'ailleurs. Il est plutôt d'avoir fait de cette exception un cas *à part, isolé, fermé sur lui-même*, comme s'étant en quelque sorte autoproduit.

Tout le problème revient à désincarner l'humanisme de l'anthropocentrisme, à défaire l'équation qui les noue ensemble alors qu'ils ont peu en commun. L'anthropocentrisme n'est que la forme dévoyée de l'humanisme lorsqu'il est construit sur une ontologie des substances, où l'humain serait un règne séparé du reste du vivant et des conditions abiotiques. Mais si l'on conçoit l'humanité en termes relationnels, comme

⁹⁸ *Ibid.*, p. 116.

ses relations-mêmes avec les autres, alors l'humanisme prend un autre visage : un humanisme relationnel.⁹⁹

⁹⁹ *Ibid.*, p. 115.

CONCLUSION

« C'est notre manière d'habiter qui est en crise. Et notamment par son aveuglement constitutif au fait qu'habiter, *c'est toujours cohabiter*, parmi d'autres formes de vie, parce que l'habitat d'un vivant n'est que le tissage des autres vivants »
Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, p. 28.

Cette épigraphe ouvrant ce dernier de temps de notre travail est tirée d'un ouvrage de Baptiste Morizot qui fut publié il y a de cela à peine quelques mois. Mais force est de constater qu'elle aurait bien pu être le fruit des réflexions que se faisait déjà Jakob von Uexküll il y a de cela une centaine d'années. C'est précisément cet avant-gardisme, et ce malgré les quelques fâcheuses digressions métaphysiques de sa pensée que nous avons relevées, qui nous a d'abord intéressé chez cet éthologiste singulier. Son attention soutenue à une réalité qui ne frappe pas du premier coup d'œil, mais qui est néanmoins centrale au regard de ce phénomène qu'est le vivant aura su contribuer à cultiver ce vif intérêt qui a alimenté notre travail. Car en effet, les relations qu'entretiennent tous les êtres – et leurs caractères structurant d'un point de vue ontologique – ne se manifestent pas facilement pour qui veut en rendre compte ; et cette réalité contribue à faire du travail d'éthologiste ou d'écologiste, un travail exigeant patience et acharnement.

Comme nous avons pu le voir, ce travail acharné aura donné forme, dans le cas d'Uexküll, à une théorie et à une philosophie du vivant qui peuvent tout à fait prétendre avoir encore aujourd'hui une pertinence scientifique. Son travail de recherche empirique et rigoureux aura su dévoiler et repérer ce qui se trame derrière le phénomène du vivant. La valeur ontologique qu'il accorde aux relations qu'entretiennent les êtres vivants se révèle être non seulement un état de fait observable, mais l'importance, pour la pensée écologique se voulant critique, d'insister sur de tels éléments est on ne peut plus actuelle.

Évidemment, l'humanisme relationnel sur lequel aboutit notre travail n'aurait pas pu prendre place au sein de l'édifice théorique uexküllien. Sa défense soutenue de l'*autonomie* du vivant, comme nous l'avons illustré au terme du premier chapitre, aura contribué à en faire un partisan d'une approche du vivant excluant l'évolution de l'équation biologique. Toutefois, lorsque l'on se penche sur les travaux de Baptise Morizot comme nous l'avons fait, force est d'admettre que dans ce cas-ci, sans cette brèche qu'avait réalisé Uexküll dans la pensée biologique en adossant sa théorie du vivant sur une ontologie relationnelle, le défrichage théorique aurait été un peu plus ardu dans le cas du philosophe du vivant qu'est Morizot. Bien que sa sensibilité marquée pour les processus historiques et évolutionnaires participe à le distinguer d'Uexküll, sa défense acharnée de l'ontologie relationnelle comme étant le bon guide en ce qui concerne l'étude du vivant aura toutefois fait de lui un digne héritier de la pensée de l'éthologiste estonien.

C'est précisément cette connexion et cette correspondance théorique entre ces deux auteurs qu'un siècle sépare qui s'est imposée à nous et qui nous semblaient recéler quelque chose de pertinent et d'éclairant au regard des problèmes que pose cette époque qu'est la nôtre.

Non seulement la pensée de Morizot s'est-elle présentée à nous comme étant en continuité avec l'approche uexkullienne du vivant, mais, comme nous avons pu le constater, sa volonté d'insérer l'humanité au cœur de son environnement participe à en faire une proposition théorique capable de lier revendications écologistes et revendications humanistes. Nous l'avons souligné d'entrée de jeu : la crise écologique se fait de plus en plus évidente et l'insistance insouciance des élites politiques et économiques de nos sociétés occidentales à perpétuer, voire à nier l'urgence de la situation est plus que sidérant pour plusieurs. Devant un tel scénario, il nous a semblé justifié de faire appel à ces théories qui ont à cœur de remettre au centre de nos préoccupations, d'une part cet état de crise, mais d'autre part, des pistes de solutions viables en ce qu'elles prennent acte à part entière de la nature du problème.

Le rythme avec lequel nous détruisons les habitats des autres formes de vie nous entourant est effarant. Mais l'inconscience avec laquelle cette destruction se réalise l'est peut-être même encore davantage. Cette destruction écologique qui s'opère à grande échelle est la conséquence, d'une part, de nos économies modernes fondées sur des approches productivistes et extractivistes, mais d'autre part, elle est aussi et surtout la conséquence d'une méprise de notre part quant à la place qui nous revient sur cette planète qu'est la nôtre, ou plutôt, sur cette planète qui *n'est pas que* la nôtre justement :

[Cette crise] s'origine d'abord dans notre cécité au fait que les autres vivants *habitent* : la crise de notre manière d'habiter revient à refuser aux autres le statut d'habitants. L'enjeu est donc de *repeupler*, au sens philosophique de rendre visible que la myriade de formes de vie qui constituent nos milieux donateurs sont elles aussi, depuis toujours, non pas un décor pour nos tribulations humaines, mais les habitants de plein droit du monde. Parce qu'ils le *font* par leur présence.¹⁰⁰

¹⁰⁰ Morizot, Baptiste (2020), *Manières d'être vivant*, Actes Sud, p. 29.

Ainsi, cette crise écologique alliant inconscience et destruction d'écosystèmes, loin d'avoir pour simple cause cette rapacité capitaliste que nous soulevions, a donc aussi pour origine une conception biaisée de ce que représente réellement pour nous, en tant que civilisation, notre propre monde. C'est là un constat qui a su prendre avec le temps les traits d'un leitmotiv pour nous. Il nous semble urgent, au regard de ces développements, de revoir les rapports que nous entretenons avec cette myriade de formes de vie qui participent, tel que le souligne Morizot, ni plus ni moins qu'à *faire* notre monde.

C'est pourquoi, et pour conclure, dans la mesure où les relations, comme nous avons souhaité le démontrer dans ce le cadre de ce travail, sont le socle ontologique sur lequel s'est édifié – et continue de le faire – le vivant, le fait de travailler à *vivifier* ces relations devient incidemment une injonction essentielle et primordiale. Et s'il fallait nous quitter sur une version de cette injonction scandant l'importance d'une telle tâche, nous le ferions probablement en citant ces mots, d'Alain Damasio, commentant l'œuvre de Morizot, et qui nous semblent emboîter l'essentiel de ce que nous souhaitons illustrer :

Partir de la relation, qu'elle soit symbiotique ou prédatrice, mutualiste ou parasitaire, en restituer les nœuds et les tensions, repotentialiser à travers elle les écosystèmes, montrer qu'*elle seule* est réellement productrice de mondes.¹⁰¹

¹⁰¹ Damasio, Alain dans : *Ibid.*, Morizot, *Manières d'être vivant*, p. 315. [C'est nous qui soulignons]

BIBLIOGRAPHIE

- Angus, Ian (2018 [2016]), Face à l'Anthropocène. Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre, trad. Nicolas Calvé, Écosociété, Montréal.
- Bennett, Jane (2010), Vibrant Matter: A political ecology of things, Duke University Press.
- Brentari, Carlo (2015 [2011]), Jakob von Uexküll. The discovery of the Umwelt between Biosemiotics and Theoretical Biology, Springer, New York.
- Brentari, Carlo (2009), « Konrad Lorenz's epistemological criticism towards Jakob von Uexküll », Sign Systems Studies, n° 37, vol. 3, pp. 637-660.
- Buchanan, Brett (2008), Onto-Ethologies. The animal environments of Uexküll, Heidegger, Merleau-Ponty and Deleuze, SUNY Press, New York.
- Chamois, Camille (2016), « Les enjeux épistémologiques de la notion d'Umwelt chez Jakob von Uexküll », Tétralogiques, n° 21, pp. 171-194.
- Coole, Diana et Frost, Samantha (2010), New Materialisms: Ontology, Agency and Politics, Duke University Press.
- Crutzen, Paul (2002), « Geology of Mankind », *Nature*, vol. 415.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix (1980), Mille Plateaux, Éditions de Minuit, Paris.
- Duicu, Dragos, (2019), « La téléologie cachée dans la pensée biologique d'Uexküll », Revue de Métaphysique et de morale, no. 101, pp. 91-100.
- Feuerhahn, Wolf (2009), « Du milieu à l'Umwelt : Enjeux d'un changement terminologique », Revue philosophique de la France et de l'étranger, n° 134, pp. 419-438.
- Gens, Hadrien (2014), Jakob von Uexküll, explorateur des milieux vivants. Logique de la signification, Hermann Éditeurs, Paris.

- Goetz, Benoit (2007), « L'araignée, le lézard et la tique : Deleuze et Heidegger lecteurs d'Uexküll », *Le Portique*, vol. 20, pp. 1-15.
- Gould, Stephen J. et Vrba, Elisabeth S., (1982) « Exaptation: A missing term in the science of form », *Paleobiology*, vol. 8, no. 1, pp. 4-15.
- Haraway, Donna (2016), « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène. Faire des parents », *Multitudes*, n° 65, pp. 75-81.
- Harrington, Anne (1996), *Reenchanted Science: Holism in German culture from Wilhelm II to Hitler*, Princeton University Press, New Jersey.
- Kant, Emmanuel (1995 [1790]), *Critique de la Faculté de Juger*, GF Flammarion, Paris.
- Le Dévédec, Nicolas (2008), « De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine », *Revue du MAUSS*, pp. 1-14.
- Lenoir, Timothy (1982), *The strategy of life. Teleology and Mechanics in Nineteenth Century German Biology*, D. Reidel Publishing Company, Holland / Boston: U.S.A.
- Lessenich, Stephan (2019), *À côté de nous le déluge. La société d'externalisation et son prix*, Écosociété, Montréal.
- Lestel, Dominique (2002), « Langage et communications animales », *Langages*, n° 46, pp. 91-100.
- Lettow, Susanne (2017), « Turning the turn: New materialism, historical materialism and critical theory », *Thesis Eleven*, vol. 140, pp. 106-121.
- Malm, Andreas et Hornborg, Alf (2014), « Geology of Mankind ? A critique of the Anthropocene narrative », *The Anthropocene Review*, vol. 1, no. 1, pp. 62-69.
- Manceron, Vanessa (2016), « Exil ou agentivité ? Ce que l'Anthropologie fabrique avec les animaux », *L'année sociologique*, vol. 66, pp. 279-298.
- Mech, David L., Barber-Meyer, Shannon, (2015), « Yellowstone Wolf (*Canis lupus*) Density predicted by Elk (*Cervus elaphus*) biomass », *Canadian Journal of Zoology*, vol. 93, n. 6, pp. 499-502.
- Mildenberger, Florian (2005), « Worthy Heir or Treacherous Patricide? Konrad Lorenz and Jakob von Uexküll », *Rivista di Biologia*, pp. 419-434.

- Morizot, Baptiste (2018), « L'écologie contre l'humanisme », *Essais*, vol. 13, pp. 105-120.
- Morizot, Baptiste (2016), *Les diplomates : Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Wildproject, France.
- Morizot, Baptiste (2020), *Manières d'être vivant*, Actes Sud, France.
- Paine, Robert T., (1966), « Food web complexity and species diversity », *The American Naturalist*, vol. 100, no. 910, pp. 65-75.
- Pearson, Keith Ansell (1999), *Geminal Life. The difference and repetition of Deleuze*, Routledge, New York.
- Ripple, William J. et Beschta, Robert L., (2006), « River channel dynamics following extirpation of wolves in northwestern Yellowstone National Park, USA », *Earth Surface Processes and Landforms*, vol. 31, pp. 1525-1539.
- Ripple, William J. et Beschta, Robert L., (2012), « Trophic cascades in Yellowstone: the first 15 years after the wolf reintroduction », *Biological Conservation*, vol. 145, p. 205.
- Ripple, William J. et Beschta, Robert L., (2004), « Wolves and the ecology of fear: can predation risk structure ecosystems? », *BioScience*, vol. 54, pp. 755-766.
- Ruth, Toni K., Buotte, Polly C., Hornocker, Maurice G., (2019), *Yellowstone Cougars : Ecology before and during Wolf Reintroduction*, University Press of Colorado
- Simondon, Gilbert (1964), *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Million, Grenoble.
- Smith, Douglas et Ferguson, Gary (2005), *Decade of the wolf : Returning the Wild to Yellowstone*, Lyons Press.
- Vandenberghe, Frédéric (2006), *Complexités du posthumanismes. Trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, l'Harmattan, Paris.
- von Uexküll, Jakob (2010 [1936]), *Milieu animal et milieu humain*, trad. Charles Martin-Fréville, Payot & Rivages, Paris.
- von Uexküll, Jakob (1965 [1936]), *Mondes animaux et monde humain suivi de Théorie de la signification*, trad. Philippe Muller, Éditions Denoël, Paris.

- von Uexküll, Jakob (2001 [1937]), « The new concept of Umwelt: A link between science and the humanities », *Semiotica*, vol. 134, pp. 111-123.
- von Uexküll, Jakob, (1926 [1920]), *Theoretical Biology*, trad. D.L. Mackinnon, Harcourt Brace and Company, New York.
- von Uexküll, Jakob et Thure (2004 [1943]), « The eternal question: Biological variations on a platonic dialogue », *Sign Systems Studies*, n° 32, vol. 1, pp. 329-362.
- von Uexküll, Thure (2004), « Eye-witnessing Jakob von Uexküll's Umwelttheory », *Sign System Studies*, n° 32, vol. 1, pp. 373-374.